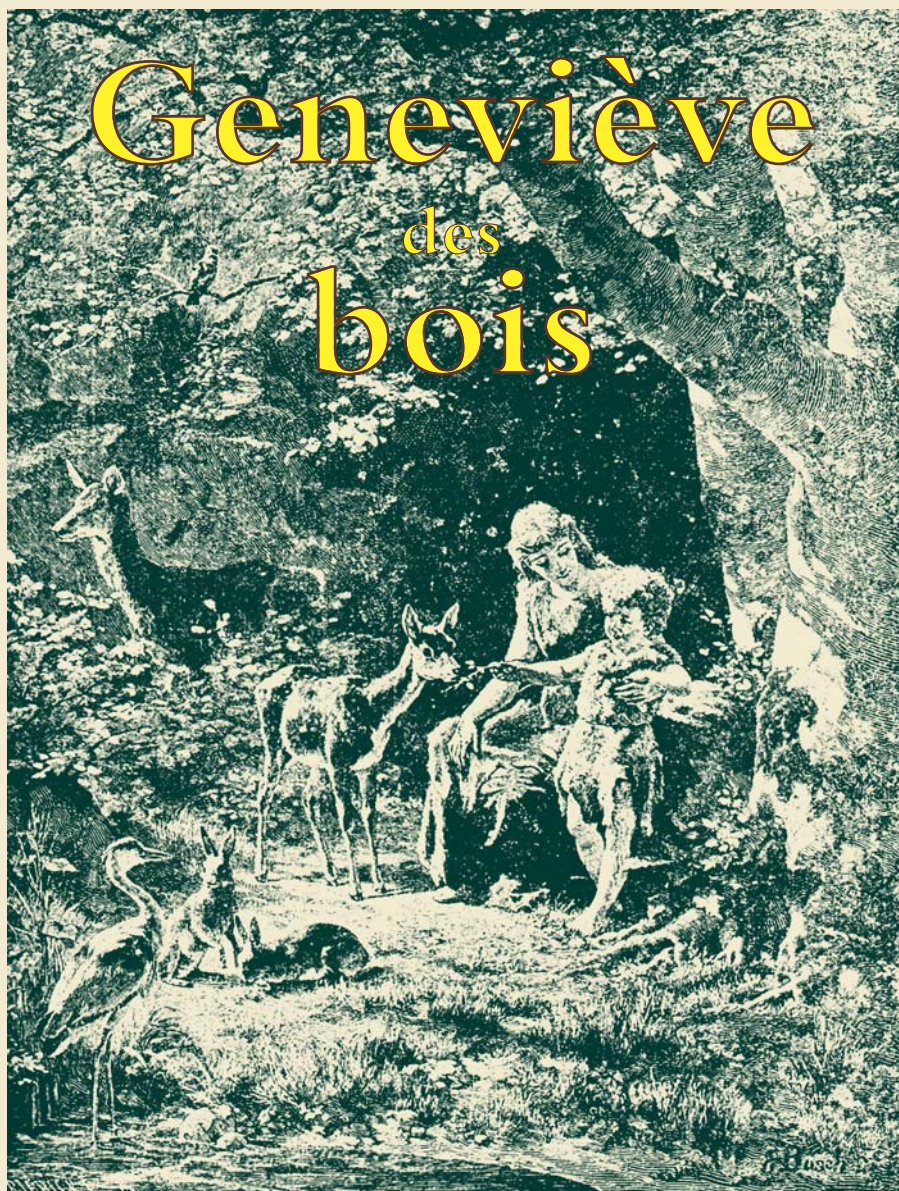


XAVIER DE PONTILLAC



Anvers — Imprimerie Nationale - Rue Saint-Willebrord, 57
1903

XAVIER DE PONTILLAC

Geneviève
des
bois

Anvers — Imprimerie Nationale - Rue Saint-Willebrord, 57
1903

Partiellement recomposé et remis en page pour:
www.eglise-romane-tohogne.be en février 2021.

© TOUS DROITS RÉSERVÉS



Sigefroi fait ses adieux à son épouse Geneviève.

À l'origine, cet ouvrage s'appelait «Geneviève de Brabant» et comportait 820 pages. Ici, nous n'avons retenu que les textes relatant la présence de Geneviève et de son fils dans la forêt, ceux qui nous apparaissent être les plus pathétiques, les plus authentiques, les plus poétiques...

Geneviève de Brabant

Résumé du début du récit

La comtesse palatine Geneviève de Brabant naquit à la fin du onzième siècle. Son père, le duc de Brabant, était connu pour sa bravoure, son courage et sa bonté ; sa femme était digne de lui en tous points. Geneviève était leur unique enfant ; celle-ci révéla très tôt un esprit net et un caractère aimable, doux et bon. Elle devint en grandissant de plus en plus belle et compa-tissante et elle était citée par tous les parents comme le modèle des jeunes filles. Or il arriva qu'un vaillant chevalier combattit aux côtés du duc et lui sauva la vie. Le duc, au retour de la guerre, l'amena dans sa maison où on lui fit fête et se prit pour lui d'une telle affection qu'il lui donna sa fille en mariage. Le matin du jour où le jeune couple quitta le château ducal, des larmes coulaient de tous les yeux. Cette dure séparation fut déchirante.

Offtendinck, château du comte, était situé en haut d'un rocher dans une contrée pittoresque arrosée par le Rhin et la Moselle. Quand le comte arriva avec sa jeune femme devant la porte du château, il y trouva tous ses sujets et serviteurs revêtus de leurs plus beaux costumes. Tous les yeux étaient dirigés vers Geneviève. Leur curiosité se changea en joyeuse surprise à la vue du charmant visage dont l'expression angélique reflétait une âme aussi bonne que pure. Geneviève descendit de cheval et les salua tous avec une grâce exquise. Elle s'arrêta tout spécialement près des mères, s'informant de l'âge et du nom de leurs enfants et leur fit de généreux présents. Sigefroi et Geneviève vécurent ensuite heureux dans le plus parfait accord. Mais ce bonheur ne dura que quelques semaines.

Un jour, Pierre l'Ermite vint y prêcher pour enrôler les puissants dans la première Croisade. Il fallut bientôt partir pour Jérusalem. Les chevaliers, armés de pied en cap, se rassemblèrent dans la salle autour du comte ; dans la cour, la cavalerie et l'infanterie étaient en ordre pour le grand voyage. Geneviève remit à son époux, selon les coutumes de la Chevalerie, son épée et sa lance et lui dit : « Emploie ces armes pour Dieu et la patrie, pour la protection de l'innocent sans défense et la punition du criminel ». Puis ce fut le difficile départ des gens de guerre.

Geneviève vécut alors dans la plus profonde solitude, dans une grande ferveur religieuse. Elle réunissait aussi les jeunes filles du village, leur apprenait à filer, à coudre, tout en leur ra-contant de jolies histoires. Amie des pauvres et des malades depuis sa plus tendre enfance, elle était devenue maintenant une vraie mère pour eux. L'intendant auquel le comte avait confié tout ce qui lui appartenait s'appelait Golo. C'était un homme distingué et instruit mais aussi sans foi ni loi. Aussitôt après le départ du comte, il commença à jouer au maître. Il donna de

grands festins et dissipa l'argent. De plus, il traitait avec mépris les vieux et fidèles serviteurs et ne faisait même pas donner un morceau de pain aux indigents. Bientôt il s'enhardit encore et poussa l'insolence jusqu'à conseiller à Geneviève d'être infidèle à son époux. Elle le repoussa avec dégoût et il conçut une telle haine pour la jeune femme qu'il résolut de la perdre. Geneviève écrivit au comte pour le supplier d'éloigner d'elle cet homme redoutable. Drako, le sous-intendant du comte, se chargea de faire parvenir secrètement au comte la lettre de sa femme. Mais le rusé Golo en eut vent et au moment même où Geneviève remettait sa lettre à Drako, l'intendant bondit dans la chambre et, l'épée nue, en transperça le fidèle sujet et amena tout le personnel du château. Golo osa alors tenir sur la noble et innocente femme de tel propos que les assistants en rougirent. Il envoya ensuite au comte un messenger avec une lettre dans laquelle il accusait Geneviève d'adultère. Puis il fit jeter la jeune femme dans la plus sinistre des tours du château. Golo comptait bien que, sous la colère, le comte donnerait l'ordre de mettre à mort la comtesse.

Ainsi, voilà que Geneviève était maintenant au plus profond de cet horrible cachot. Tremblante d'angoisse et de peur, la jeune femme était assise sur un lit de paille. Près d'elle, un peu d'eau dans une cruche de terre et un morceau de pain grossier composaient toute sa nourriture.

De longs mois s'étaient écoulés depuis que Geneviève avait été jetée en prison et pendant tout ce temps personne ne l'avait approchée, si ce n'est Golo qui lui faisait des propositions indécentes. « Plutôt succomber au fond de ce cachot que remonter sur le trône à la faveur d'un crime. » Pourtant ses maux ne faisaient que s'accroître. Peu après le départ de son époux, elle sut qu'elle ne tarderait pas à connaître les joies de la maternité et c'est un petit enfant, un fils, qui vint mettre un terme à son isolement. Mais à quel prix ! Quelques jours plus tard, Golo arriva le visage convulsé par la colère. « C'en est assez, s'écria-t-il ; si vous ne voulez pas vivre selon mes désirs, il vous faudra mourir, vous et votre enfant ! ». Geneviève répondit : « Plutôt mourir mille fois ! ». Golo sortit fou de rage, ne contenant plus sa violence.

Vers minuit, un coup fut frappé à la petite lucarne de la prison. C'était la fille du gardien, Frida, qui venait d'une voix plaintive, annoncer à sa bienfaitrice sa prochaine mise à mort. « C'est le comte qui l'ordonne parce qu'il vous croit coupable. Les bourreaux sont désignés. On vous coupera la tête et votre enfant, hélas ! mourra aussi avec vous. » Geneviève, épouvantée, demanda à Frida de quoi écrire une lettre destinée à son époux et à lui remettre quand il reviendrait de la guerre. Dans celle-ci, elle clamait son innocence, le remerciait pour son amour témoigné aux jours de bonheur, lui recommandait ses parents, implorait la clémence pour Golo, le misérable imposteur, et pour ses bourreaux. Enfin, elle disait adieu à son cher époux. Puis elle détacha le collier de perles (son cadeau de fiançailles) qu'elle portait autour du cou et le donna à Frida.

La jeune fille s'était à peine éloignée que la lourde porte du cachot grinça et deux hommes en armes vinrent la chercher sans ménagement.



Geneviève et son fils sont en prison.

Geneviève

des bois

Baptême de Benoni.

Le guet de la tour d'Offtendinck arpentait, frissonnant de froid, le court espace qui lui était réservé. Il regardait d'un air sombre la lune dont le croissant coupait les nuages qui venaient le masquer par intervalles, de sorte que le paysage se trouvait tantôt baigné de lumière argentine, tantôt recouvert d'une robe de deuil.

Aucune brise n'agitait le feuillage à moitié jauni dans lequel pendaient les fruits mûrs d'automne et les eaux des fossés du château ressemblaient à une glace dans laquelle la lune venait se mirer.

Sans se soucier des peines des mortels, la nature entière s'était endormie paisiblement et, à en juger par les apparences, un calme parfait régnait aussi dans la demeure de Sigefroi.

Soudain, l'annonce de la troisième heure du jour retentit lentement dans les airs. À ce moment, une lumière se montra à une des hautes fenêtres de la tour. Le guet se signa.

— Dieu tout-puissant et vous, Vierge Marie, ayez pitié d'elle, dit-il en poussant un profond soupir, et pardonnez-moi si elle est innocente.

Sur l'eau des larges fossés qui entouraient le sombre château d'Offtendinck comme d'un cercle d'argent, une barque s'avancait et vint s'arrêter dans le cercle lumineux tracé sur l'eau par la lumière de la tour.

L'arrivée de la barque semblait être attendue car presque aussitôt la fenêtre s'ouvrit et, à l'aide d'une corde attachée à un des barreaux, une forme blanche descendit dans la barque qui s'éloigna immédiatement sous l'impulsion des rames tenues par quatre hommes.

La forme humaine, drapée de blanc, était la chaste comtesse Geneviève qu'on emmenait, tenant son nourrisson dans les bras et le sourire aux lèvres, entre deux bourreaux pour faire tomber sa belle tête dans les profondeurs du bois.

La barque quitta les fossés, passa sous une voûte formée par des rochers et que fermait une grille de fer. Elle arriva ainsi dans une petite rivière nommé la *Siege*.

La grille se referma et Geneviève, tenant les mains jointes et les yeux levés au ciel, voguait maintenant vers le royaume de la paix éternelle, à travers des vallons fleuris et des riantes collines.



Geneviève est prête à être exécutée.

Pas un soupir ne sortait de sa poitrine, pas une larme ne tombait de ses yeux, car il lui semblait qu'elle goûtait déjà les joies de la béatitude.

Au coin d'un bois épais, les rameurs sautèrent à terre ; Geneviève les suivit, tenant toujours son enfant dans les bras. Se tournant ensuite du côté où se trouvait le château, elle s'agenouilla et dit :

— Sigefroi, mon seul et unique amour, adieu ! Adieu, Offtendinck, témoin de mon bonheur trop court, hélas ! et de mon martyre. Adieu, parents chéris, soyez heureux en continuant à pratiquer la vertu comme vous l'avez toujours fait. Je préfère cent fois la mort honteuse plutôt que de vous attrister en vous

faisant connaître mon triste sort. Votre Geneviève, pour qui la vie s'ouvrait si riante, a connu plus de misères que de joies ! Que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Se tournant ensuite vers les bourreaux et pressant plus étroitement son fils sur la poitrine, elle dit d'une voix douce :

— Je suis prête.

À ce moment solennel, le soleil étendait déjà ses ailes d'or sur la sombre forêt et semblait mettre un nimbe autour de la tête de la martyre.

La hache déjà levée s'échappa comme par miracle des mains du bourreau quand la jeune mère prononça ces paroles :

— Mes frères en Jésus-Christ, mon enfant n'est pas encore baptisé ; faites du païen un chrétien avant d'accomplir les ordres qui vous ont été donnés.

— Pas encore baptisé... murmura le plus âgé des bourreaux en regardant son compagnon d'un air interrogateur.

— Ô, je vous en supplie, au nom du Dieu tout-puissant, dit-elle en levant vers les deux hommes les mains jointes, sauvez mon fils ; que l'un de vous lui administre le saint sacrement du baptême ; que l'autre lui serve de parrain, afin que la mère et l'enfant puissent entrer ensemble dans la vie éternelle. Dieu vous récompensera pour cette bonne action.

Les exécuteurs des basses œuvres de Golo s'émurent.

— Que désirez-vous ? demanda le plus âgé des bourreaux, homme à tête grise, à son compagnon.

— Le baptême, répondit celui-ci sans hésitation.

— Quel nom donnez-vous à l'enfant ?

— Benoni ! souffla Geneviève.

— Benoni ! répéta le second bourreau.

Puis le vieillard puisa à une source de l'eau dans le creux de sa main, la répandit sur la tête de l'enfant et dit :

— Benoni, soyez chrétien ; je vous baptise au nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

Un cri de joie sortit du cœur de l'heureuse mère.

— Je suis prête, dit-elle aux bourreaux, en levant fièrement la tête.

— Avez-vous le courage de tuer l'enfant ? demanda maintenant le plus âgé des bourreaux à son compagnon. Spirituellement il est notre parent.

— Devant Dieu, j'ai promis à Benoni aide et protection, s'écria le plus jeune avec émotion. La main qui est étendue sur lui ne lui enlèvera pas la vie, mais le protégera.



Le baptême de Benoni.

Geneviève sauvée.

Geneviève était tombée à genoux et, levant les yeux au ciel, elle adressait à Dieu une fervente prière de remerciement.

Puis, se tournant vers les deux bourreaux, elle leur dit d'une voix pleine d'émotion :

— Vous avez eu pitié de mon enfant chéri, mais que deviendra-t-il s'il n'a pas les soins maternels ? Je vous supplie, ayez pitié aussi d'une malheureuse femme. Je vous jure que je suis innocente et si vous en doutez, lisez cette lettre que je destinais à mon époux. C'est la femme qui va mourir qui parle et qui n'a donc plus de raison de ne pas dire la vérité.

Et, comme les deux hommes hésitaient à prendre l'écrit, Geneviève le déplia et lut d'une voix tremblante d'émotion :

« Mon cher époux adoré,

» Depuis ton départ, ta Geneviève a vécu de tristes jours ; des jours qui m'ont fait souffrir et qui m'ont fait verser des larmes amères.

» Je veux tout t'avouer, maintenant que, trompé par la plus infâme des médisances, tu as signé la terrible sentence qui me condamne impitoyablement à mort.

» Je veux tout t'avouer, parce que la mort me saisira bientôt et que je puis donc parler plus librement qu'à tout autre moment de la vie je ne pourrais le faire.

» Mon cher époux, j'ai été très malheureuse, si malheureuse que souvent j'aurais vu avec joie venir la mort comme une délivrance.

» Golo, le traître, Golo, que tu considérais comme un ami, m'a fait les propositions les plus honteuses, que j'ai repoussées avec indignation.

» C'était un triste moment pour moi quand je pensais à toi, mon cher époux, moi que tu avais confiée aux soins du chevalier de Meifeld qui a été lâchement tué par Golo.

» C'était un triste moment pour moi, parce que je me sentais touchée jusqu'au fond du cœur.

» Golo me fit jeter en prison, où mon enfant, notre enfant, notre Benoni a vu le jour.

» Si je n'avais rencontré une âme compatissante en la personne de la petite Frida, je n'aurais même pas eu un linge pour entourer le corps du pauvre petit.

» Golo a fait assassiner les messagers que je t'envoyais en cachette et il t'a rapporté les plus infâmes calomnies.

» Pauvre Sigefroi, que tu dois avoir souffert aussi.

» Dans ton désespoir, tu as signé mon arrêt de mort et maintenant que je sais que je dois mourir, j'ai demandé à Dieu qu'il te pardonne ton erreur.

» Cette lettre t'est destinée et je prie Dieu qu'elle puisse te parvenir.

» Mais, quand tu apprendras la triste nouvelle, ne te laisses pas guider par ta juste colère.

» Tu ne dois pas, dans ta colère, tuer Golo, le pauvre insensé. Pardonne-lui comme je lui ai pardonné moi-même. Je t'en supplie, sois clément pour l'égaré. Je ne veux pas entrer dans l'éternité la haine au cœur et pas une goutte de sang ne doit être versée pour moi.

» Ne porte pas non plus de haine à ceux qui me trancheront la tête, parce qu'ils mettent à mort une innocente ; fais plutôt du bien à eux et aux leurs, car ils ne font qu'exécuter, malgré eux, les ordres qu'ils ont reçus.

» Le bon Drako, le messager qui a été assassiné, a toujours été un de tes plus fidèles serviteurs.

» Prends soin de sa veuve et sois un père pour ses pauvres orphelins.

» Tu le lui dois, car son dévouement à son maître est la cause réelle de sa mort ; il est mort en te servant. N'oublie pas non plus de déclarer publiquement et solennellement qu'il était innocent.

» Sois un souverain doux pour tes sujets.

» N'exige pas d'eux des charges au-dessus de leurs forces.

» Veille à ce qu'ils aient des autorités justes et des médecins capables. Reçois et écoute personnellement quiconque désire t'exposer ses griefs ou implorer ton aide.

» Mais surtout, sois charitable envers les pauvres.

» Hélas ! j'avais espéré devenir la mère de tes sujets et pouvoir leur faire encore beaucoup de bien.

» Fais-le pour moi, quand je n'y serai plus.

» Tu es maintenant tenu d'être deux fois le père de tes sujets.

» Et maintenant, je t'adresse mes derniers adieux. Que ma disparition ne te fasse pas trop souffrir, mon cher époux.

» Je meurs avec résignation, car la vie est courte et pleine de misères et, tout en étant une pécheresse aux yeux du Créateur, je meurs cependant innocente de tout ce dont Golo a pu m'accuser, aussi innocente que ne l'était notre Sauveur quand il est mort sur la croix.

» Qu'il reçoive mon âme !

» Encore une fois, adieu, mon époux adoré. Je meurs sans haine et l'amour au cœur et jusque dans la mort je suis toujours ta fidèle.

» Geneviève. »

Les deux bourreaux parurent être profondément touchés par la lecture de cette lettre.

— Dites-moi, demanda Geneviève, est-ce là le langage d'une femme coupable ?

Les bourreaux ne répondirent pas.

— Voyez, reprit Geneviève, moi, votre souveraine, votre comtesse, je suis à vos pieds et j'embrasse vos genoux. Vous ai-je jamais fait aucun mal, tuez-moi ! Suis-je coupable, exécutez-moi ! Mais vous n'ignorez pas que je suis innocente. Un jour viendra certainement où vous regretterez de ne pas avoir eu pitié de mes larmes, mais alors il sera trop tard et la peine est éternelle. Dieu est plus à craindre que les hommes. Craindriez-vous Golo plus que Dieu ? Ne répandez pas du sang innocent car ce crime appelle la vengeance du ciel et l'assassin ne saurait trouver un instant de repos.

Les bourreaux gardèrent le silence.

Mais Geneviève reprit ses supplications et ses prières.

— Voyez donc le soleil, dit-elle, voyez comme il s'obscurcit comme s'il ne voulait être témoin du crime que l'on vous a ordonné de commettre. Il semble se teinter de rouge ! Ah ! chaque fois que vous le regarderez désormais, il vous reprochera le sang innocent répandu. Oui, quand il se trouvera au zénith, quand pour chacun il paraîtra clair et brillant, il prendra pour vous une teinte de sang. Écoutez, écoutez donc comme le vent commence à souffler en tempête ! Écoutez comme il gémit lugubrement dans les arbres ! La nature entière est pleine d'horreur à l'approche d'un tel forfait. Oui, désormais tout bruissement de feuilles vous fera trembler. Auriez-vous le courage de commettre un tel crime à la face de Dieu ? Songez que là-haut il y a un Dieu et qu'un jour vous comparâtes devant son tribunal pour recevoir la récompense ou la punition de vos actes. Ô Dieu ! Père des veuves et des orphelins, attendrissez le cœur de ces hommes, qui sont aussi époux et père, afin qu'ils épargnent une pauvre mère et son enfant innocent et qu'ils ne chargent pas leur âme de ce méfait.

Heinz, le plus jeune des deux hommes, essuya une larme et dit à son compagnon :

— Kunz, mon cœur se brise, laissons-lui la vie ! Si vous voulez répandre du sang, plongez plutôt votre épée dans la poitrine de Golo. C'est lui qui est le coupable, tandis que la comtesse n'a jamais fait que du bien. Songez donc aux nombreux bienfaits dont elle a comblé votre famille pendant votre dernière maladie.

— Elle doit mourir ! répondit, Kunz ; je n'en puis rien, mon brave Heinz. Par mon âme, je trouve aussi que c'est dur de lui ôter la vie... mais si nous n'exécutons pas les ordres reçus, c'est la mort pour nous. Si nous laissons la vie à la comtesse, croyez-vous donc que Golo ne parviendra pas à la retrouver ? Ensuite ne devons-nous pas lui apporter les yeux de la comtesse pour lui prouver que la sentence a été exécutée ?

— Malgré tout, nous pouvons cependant lui laisser la vie, reprit Heinz. Nous

pourrions procéder de la manière suivante : pour éviter d'être trahis, nous lui ferons jurer qu'elle ne quittera jamais la forêt et à Golo nous porterons les yeux de votre chien. Je parie que sa mauvaise conscience l'empêchera de les regarder de si près qu'il puisse découvrir la supercherie. Mais il vous est pénible aussi de tuer votre chien. Songez donc, Kunz, si la vie de notre chère comtesse et de notre jeune comte, de cette malheureuse mère et de son enfant innocent, ne vous valent pas plus que — Dieu me le pardonne — que la vie de votre chien. Kunz, ne soyez pas cruel !

— Je ne suis pas cruel, dit ce dernier. Dieu sait que jamais l'exécution de ma tâche ne m'a été plus pénible qu'aujourd'hui, mais Golo deviendra fou de rage si nous n'exécutons pas ses ordres.

— Golo, toujours Golo !... s'écria Heinz. Laisser la vie à une personne innocente est une bonne action et l'homme, quand il peut faire le bien, ne peut avoir peur ; il doit au contraire savoir risquer quelque chose. En admettant que pour le moment nous ayons quelques difficultés, quelle importance cela peut-il avoir ? Tôt ou tard, cette bonne action produira ses fruits.

— Soit ! dit le vieillard après un dernier instant d'hésitation, risquons la chose ; car, aussi vrai que je suis le bourreau d'Offtendinck, cette femme est innocente. Dieu a touché mon cœur. Le Seigneur qui règne dans les cieux est plus puissant que le seigneur qui règne dans les pays rhénans !

Et, pris subitement d'horreur, il laissa tomber la hache dans l'herbe.

Geneviève était sauvée.

Bientôt la barque reprit le chemin du château.

Les deux hommes avaient laissé la vie à la jeune mère à la condition que la forêt immense, que maint homme courageux aurait hésité à traverser, lui servirait de demeure à perpétuité.

La vie est douce parfois, même aux plus misérables.

Se soumettant à son triste sort, Geneviève se fraya un chemin à travers les ronces et les épines, tenant son fils dans les bras, afin de mettre la plus grande distance possible entre elle et le monde. Les ronces et les épines mettaient ses vêtements légers en lambeaux. Des branches de houx et des chardons mettaient ses pieds en sang, mais elle avançait toujours, sans espoir, sans but.

Après un calvaire de quelques heures, la forêt changea d'aspect. Les ronces et les épines ne couvraient plus le sol et à travers le feuillage des arbres séculaires, les rayons de soleil jouaient sur un tapis d'émeraude formé par une épaisse couche de mousse.

La vue de ce tableau réjouissant la vue produisit une impression salutaire sur la pauvre mère errante. Il lui semblait qu'elle venait d'entrer dans un temple où des milliers d'êtres inanimés chantaient les louanges du Créateur. Qu'étaient les

berceaux du parc d'Offtendinck, qu'était le jardin de plaisance du palais ducal en Brabant en comparaison de la forêt sauvage où tout annonçait la majesté de Dieu ? Comme l'œuvre humaine était petite et mesquine devant les tableaux ravissants qui se déroulaient comme un monde nouveau aux yeux de Geneviève.

— Seigneur ! s'écria-t-elle en tombant à genoux, Vous qui venez de changer les chaînes de l'exilée en une couronne de roses, soyez béni !

Exténuée par la marche fournie, Geneviève s'assit au pied d'une colline verdoyante, contre un chêne gigantesque et elle ne tarda pas à goûter un sommeil réparateur.

Le soleil avait déjà accompli la majeure partie de sa course, quand la martyre se réveilla. Geneviève avait rêvé.

Une douce voix lui avait crié :

— Ne crains rien, Geneviève, je suis avec toi !

Et c'est au bruit de cette voix qu'elle avait cru entendre qu'elle se réveilla.

Elle se mit à réfléchir. Resterait-elle en ce riant endroit ? Ou bien continuerait-elle à s'enfoncer davantage dans l'immense forêt ? Où trouverait-elle le nécessaire pour pourvoir à son existence ainsi qu'à celle de son enfant ? Pauvre petit, né pour vivre dans la splendeur, mais qui ne connaîtrait jamais les caresses paternelles !

À cette pensée amère, un profond soupir dilata sa poitrine, dans laquelle pénétrait maintenant un plein l'air pur et frais qui lui avait fait si longtemps défaut dans sa prison.

Reprenant son courage et confiante en Celui qui n'abandonne jamais les justes, Geneviève, qui était toujours et malgré ses souffrances la belle princesse de Brabant, se remit en marche dans la direction où elle avait entendu le murmure d'un ruisseau.

Arrivée au petit cours d'eau, elle lava son enfant en puisant l'eau dans le creux de la main et, après avoir accompli ce devoir maternel, elle s'enfonça de nouveau sous bois, se demandant où elle devait se diriger pour trouver un gîte.

Quand les deux bourreaux rentrèrent au château d'Offtendinck, ils trouvèrent Golo assis dans sa chambre et tenant la tête dans les mains comme un désespéré.

— Nous vous apportons les yeux, dit Kunz qui s'était arrêté sur le pas de la porte en avançant la main sur laquelle se trouvaient les yeux de son chien.

— Je ne veux pas les voir ! s'écria Golo d'un ton qui fit frémir les deux hommes.

Se redressant ensuite en sursaut et portant la main à l'épée, il poursuivit :

— Si jamais l'un de vous ose encore prononcer en ma présence le nom de la malheureuse, je lui fends la tête ! Hors d'ici !... Hors d'ici, vous dis-je !... Et que je ne vous rencontre plus sur mon chemin !...

« C'est singulier, se dit Golo resté seul et après avoir repris un peu de calme, c'est singulier ; autrefois il me paraissait doux de pouvoir me venger de la comtesse et maintenant cette pensée m'est si amère, que je donnerais volontiers ma main gauche si je pouvais réparer le mal que j'ai fait. »

Il est bien vrai que celui qui cède à ses passions se voit toujours déçu dans son attente.

La biche secourable.

Geneviève, qui se trouvait heureuse d'avoir conservé la vie à son enfant et à elle-même, sentit bientôt la faim qui commençait à déchirer ses entrailles. Il y avait longtemps, en effet, qu'elle n'avait pris aucune nourriture. Mais où en trouver ?

Le petit Benoni pleurait.

Geneviève erra longtemps. Vers la fin du jour, elle tomba inanimée au pied d'un arbre. Combien de temps y resta-t-elle ? Elle n'aurait pu le dire. Enfin, elle reprit ses sens et vit qu'elle se trouvait toujours seule dans le désert avec son enfant.

Entretemps, le ciel s'était couvert ; le soleil avait disparu à l'horizon et il faisait nuit. Le vent commençait à souffler en tempête.

Au-dessus de sa tête une chouette huait ; à peu de distance un loup hurlait. Geneviève eut peur.

— Ô Dieu tout-puissant ! s'écria-t-elle, raffermissez mon courage ! Je sais que vous êtes auprès de moi, mais pour Vous l'obscurité n'existe point. Vous me voyez ; Vous êtes partout... Vous n'abandonnez jamais ceux qui croient en vous !... Vous m'avez tirée, ainsi que mon pauvre petit, des mains des bourreaux ; Vous ne voudriez donc pas que nous fussions déchirés par des animaux féroces ! J'ai confiance en Votre bonté !

L'enfant sur les genoux, elle s'assit sous un arbre, joignit les mains et, versant d'abondantes larmes, elle passa la nuit en prière en attendant le jour nouveau.

Celui-ci devait lui apporter de nouvelles misères ; c'était une triste journée d'automne, fraîche et pluvieuse. L'endroit où se trouvait Geneviève était sauvage et n'avait rien d'agréable à la vue. Ce n'était que des roches nues, des ronces entrelacées et par-ci, par-là, quelques sapins gigantesques. L'air était vif et piquant et enfin la pluie entremêlée de neige se mit à tomber.

Geneviève tremblait de froid et son enfant, dont le petit corps s'engourdissait, commençait à pleurer amèrement.

La pauvre mère chercha partout à la ronde un arbre creux ou un rocher surplombant qui aurait pu lui offrir un abri, ainsi que quelques fruits sauvages qui auraient pu apaiser sa faim. Mais nulle part elle ne vit un endroit sec ; les arbrisseaux à moitié défeuillés ne portaient plus la moindre baie.

Alors elle se mit à creuser de ses doigts sensibles la terre que les gelées nocturnes commençaient déjà à durcir, pour trouver quelques racines ; la terre ne tarda pas à être maculée de son sang. Elle réussit à déterrer deux trois racines ; elle mâcha finement cette misérable nourriture et en donna une partie à son enfant. C'était là le déjeuner du fils et de l'épouse d'un comte palatin. Après avoir repris ainsi quelque force, elle reprit, quoique très fatiguée encore, sa marche sans but dans la sombre forêt à travers la pluie et le vent.

À certain moment, elle avait dû escalader une roche et de l'autre côté, elle trouva un joli petit vallon encastré entre des rochers et planté d'arbres et de broussailles.

En descendant, elle vit dans une des roches une excavation pouvant servir au besoin de refuge à deux ou trois personnes et dont l'entrée était masquée par les branches retombantes d'un énorme sapin.

Non loin de là, une source d'eau cristalline jaillissait d'une autre roche au pied de laquelle poussaient quelques pommiers ; mais hélas ! ils ne portaient plus que des feuilles desséchées et pas le moindre petit fruit.

Contre un des rochers poussait un calebassier dont les fruits étaient grands et bien dorés, mais ils étaient déjà pourris et ne pouvaient plus être mangés.

Geneviève pénétra dans la grotte avec son enfant. Là au moins ils étaient à l'abri de la pluie et du vent ; mais ils continuaient à trembler de faim et de froid.

L'heure de midi était arrivée et la faim les tourmentait plus que jamais. Elle déposa son enfant devant elle et s'agenouilla ; puis, levant les mains jointes vers le ciel :

— Notre Père qui êtes au ciel, dit-elle, jetez un regard compatissant sur une mère en larmes et son enfant mourant de privations. Vous nourrissez dans la mauvaise saison les corbeaux qui voltigent là-bas autour de cette grande roche ; Vous n'oubliez même pas le misérable petit ver qui monte ici contre la roche et en hiver Vous lui laissez trouver encore un brin de mousse. Vous pouvez faire vivre aussi mon enfant dans ce désert, si telle est Votre volonté. Non, mon Père, Vous ne pourriez nous faire mourir de faim ; Vous avez permis que nous trouvions un gîte, Vous nous procurerez aussi la nourriture.

Fait étrange, à ce moment les nuages se séparèrent et le soleil jeta ses rayons bienfaisants et gais dans la grotte. Geneviève entendit aussi le bruit produit par des feuilles mortes qu'on piétine et soudain une biche se montra à l'entrée de l'excavation. Comme l'animal paisible n'avait jamais été poursuivi par personne dans ce désert, il n'était nullement farouche. Sans la moindre crainte, la biche

entra dans la grotte qui était son refuge habituel et s'arrêta devant Geneviève. Celle-ci fut saisie d'abord, mais voyant qu'elle n'avait rien à craindre, elle se remit bientôt, caressa la bête qui ne paraissait nullement être insensible à cette gentillesse.

Soudain l'idée vint à Geneviève qu'elle pourrait bien nourrir son enfant et elle-même au moyen du lait de la biche.

— Ah ! dit-elle, en laissant couler les larmes qu'elle ne pouvait retenir, à quoi la misère et la nécessité n'obligent-elles pas une pauvre mère ! Le fils du comte palatin Sigefroi doit être allaité par une bête, puisque sa propre mère n'est plus en état de le faire.

La biche, dont les jeunes avaient été dévorés par un loup et que l'abondance de lait gênait, s'y prêta docilement.

Benoni sentant que sa faim était apaisée, ne pleurait plus maintenant et Geneviève, après avoir emmailloté le petit dans une partie de ses propres vêtements, le déposa sur un tas de feuilles sèches que le vent avait fini par entasser, à la longue, dans la grotte.

Après avoir donné ainsi les soins nécessaires à son enfant, Geneviève songea à elle-même. Elle sortit de la grotte et ramassa quelques calebasses tombées sur le sol. Au moyen d'un caillou plus ou moins tranchant, elle les coupa en deux parties égales, les vida et les rinça à la source voisine.

Quand elle revint à la grotte, elle vit que la biche s'y était couchée. Elle présenta à la bonne bête quelque verdure qu'elle avait cueillie près de la source. La biche se leva et vint manger dans la main qu'elle lécha comme si elle voulait prouver sa reconnaissance à Geneviève.

La comtesse essaya maintenant de traire la biche. L'animal s'y prêta de bonne grâce et Geneviève put remplir ainsi plusieurs calebasses.

La pauvre exilée tomba à genoux et, tendant les mains au ciel, elle pria :

— Mon Dieu, recevez mes larmes en signe de reconnaissance pour vos bienfaits. C'est Vous qui m'avez procuré ce lait et qui m'avez conduit près de cette source pour me désaltérer quand j'aurai soif. C'est par votre volonté que l'oiseau a laissé tomber dans ce désert la graine qui a produit ces calebasses ou que l'un ou l'autre ermite, qui a peut-être habité cette grotte et planté ces pommiers, a aussi planté ce calebassier en cet endroit. Vous m'avez permis de trouver les auges nécessaires pour recueillir le lait de cette biche. Vous avez guidé mes pas vers cette grotte, la retraite de ce doux animal. Mon enfant et moi ne mourrons maintenant pas de faim et je puis, confiante en votre bonté, braver les rigueurs de l'hiver qui est proche.

Après avoir fait cette prière, elle but à son tour et des larmes de reconnaissance vinrent se mêler au lait.

— Quel breuvage délicieux ! dit-elle. Jamais une boisson ne m’a mieux goûté, me semble-t-il. Mon Dieu, comme j’ai mal apprécié vos dons quand j’étais assise à la table chargée de mets choisis chez mes parents ! Pardonnez-moi, si je ne me suis pas montrée reconnaissante envers Vous ; pardonnez-moi si je n’ai pas prodigué davantage mes aumônes aux pauvres ! Je ne connaissais pas encore les afres de la faim ! À combien de nécessiteux les riches ne pourraient-ils procurer à peu de frais une nourriture consistante !

Après avoir bu du lait à satiété et avoir remercié encore une fois le Seigneur, Geneviève quitta la grotte pour cueillir sur les troncs d’arbres et les rochers une grande quantité de mousse dont elle fit une couchette moelleuse pour elle et son enfant au fond de la grotte.

Puis elle ploya encore davantage les grosses branches des sapins qui masquaient l’entrée de la grotte, afin de mieux garantir son gîte contre le vent. L’entrée se trouvait maintenant fermée par un rideau de verdure laissant pénétrer à l’intérieur une clarté suffisante. La présence de la biche faisait régner dans la grotte une douce chaleur.

Exténuée par tant de travail auquel elle n’était pas habituée et encore plus par les souffrances de ce jour, Geneviève s’assit sur un bloc de rocher qu’on aurait dit y avoir été déposé à dessein.

Elle ressentait maintenant un grand soulagement du cœur et remerciait Dieu de lui avoir ouvert les portes de sa prison et de lui avoir procuré un asile où elle se trouvait à l’abri des poursuites honteuses de Golo.

Elle ne se dissimulait pas qu’elle aurait beaucoup à souffrir encore dans ce désert, mais sa pensée se reportait toujours sur le Rédempteur du monde qui avait, Lui aussi, porté sa croix sur laquelle il avait attendu patiemment la mort.

À ses pieds, elle vit une petite branche de sapin desséchée. Elle la ramassa, la cassa en deux parties inégales et, au moyen d’un bout de liane, elle en fit une croix. Ce travail achevé elle dit :

— Divin Sauveur, mort sur la croix pour moi et pour tous les hommes, je veux avoir constamment sous les yeux ce signe de la rédemption ; il me rappellera toujours votre amour pour nous. Je veux me sacrifier à Vous dans ce désert. Je porterai ma croix comme Vous avez porté la vôtre et comme Vous je dirai : « Mon Père, que votre volonté s’accomplisse et non la mienne. » Mes souffrances prendront fin un jour et l’heure sonnera à laquelle je pourrai dire avec Vous : « Le sacrifice est consommé ! ».

Après avoir prononcé ces dernières paroles, elle plaça la petite croix dans une anfractuosité du rocher où elle pouvait la voir continuellement ; puis elle s’étendit sur la couchette moelleuse de mousse et, pour la première fois depuis longtemps, elle goûta les douceurs d’un sommeil réparateur.

L’enfant reposait sur son sein et la fidèle biche qui, à partir de ce moment, ne

la quitta plus, s'était étendue à ses pieds.

* * *

Geneviève vivrait désormais dans la forêt comme une ermite.

L'hiver se passa, le printemps et l'été lui succédèrent pour faire place à leur tour à l'automne et à l'hiver, sans que l'un ou l'autre fait remarquable survint.

Quand Geneviève était assise pendant les journées brûlantes d'été au milieu des arbres et des rochers silencieux et n'entendait que le croassement du corbeau ou le gémissement de la colombe et du ramier ; quand pendant les nuits d'automne la lune éclairait le vallon rocheux de ses pâles rayons ; quand pendant les rudes journées d'hiver la comtesse marchait, pour se dégourdir, dans la neige sur laquelle elle ne trouvait que les traces du passage des animaux habitant la forêt, elle se sentait envahie parfois du désir de revoir le visage de ses parents, de son époux, de ses amis ou tout au moins d'un être humain.

— Ah ! se dit-elle souvent en poussant un profond soupir, comme les gens qui vivent ensemble sont donc heureux ; ils peuvent se parler, se dire leurs joies et leurs peines ; mais qu'ils sont insensés de ne pas apprécier ce bonheur et de se rendre parfois la vie si amère.

Mais, quand elle avait repris son calme, elle poursuivait :

— Mon Dieu, le bonheur de se trouver en face de Vous et de votre œuvre est cependant beaucoup plus doux que la fréquentation des hommes. Si je me trouve éloignée de ceux-ci, Vous êtes toujours à mes côtés, nuit et jour. Quelle félicité de pouvoir converser encore avec Vous dans cette solitude !

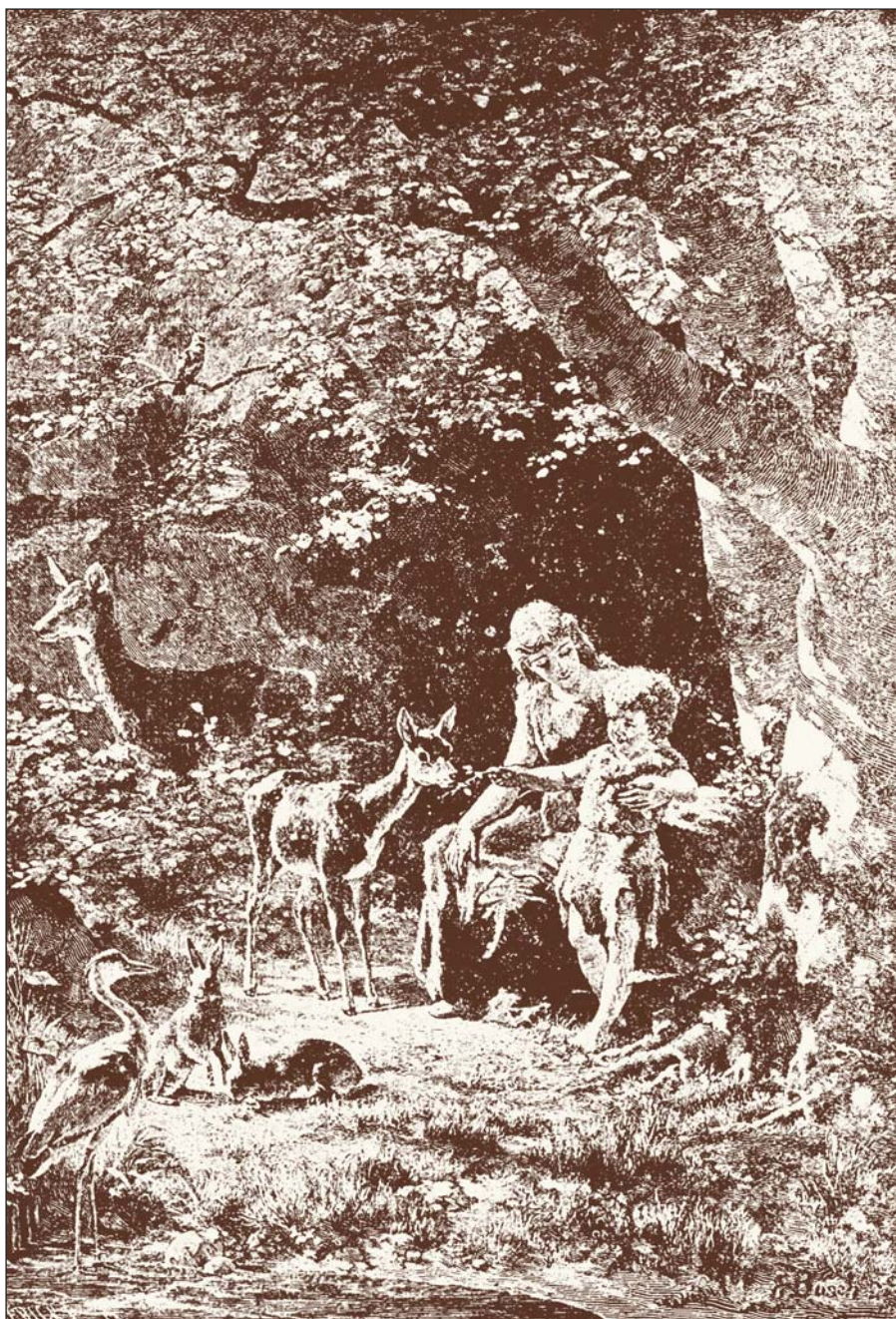
C'est ainsi qu'elle s'habitua à se trouver seule avec son Créateur et de parler avec Lui et à la fin les journées passaient comme des heures, les heures comme des minutes.

Quoique les soins que réclamait son enfant, le déterrement des racines et la cueillette de différents fruits qui croissaient dans la forêt lui donnassent beaucoup d'occupation, maintes heures se passaient cependant que Geneviève ne parvenait pas à utiliser.

— Ah ! se disait-elle souvent, si j'avais des aiguilles à tricoter et de la laine, comme les heures que je suis obligée de passer dans l'oisiveté et qui me paraissent parfois si longues, s'écouleraient rapidement. Comme je saurais vêtir chaudement mon enfant et moi-même. Les gens se plaignent souvent d'avoir trop d'occupations, mais sans le travail, la vie est triste et ennuyeuse et le plus rude ouvrage est plus agréable en comparaison de l'ennui.

Souvent elle sentait naître en elle le désir de posséder un bon livre.

— Comme je pourrais passer agréablement les heures que ne réclament pas les besoins de la vie matérielle, se disait-elle !... Mais les œuvres sorties de vos mains et qui m'entourent ici, mon Dieu, sont cependant aussi un livre que vous



Geneviève des Bois.

avez écrit dans votre sagesse.

Elle en était arrivée à étudier l'œuvre divine avec beaucoup plus d'attention qu'elle ne l'avait fait jusqu'alors et la contemplation de la plus petite fleur, d'un papillon aux ailes bigarrées, lui procurait souvent le plus grand bonheur parce qu'elle y trouvait la preuve de la bonté infinie de Dieu.

C'était en outre une grande consolation pour elle de voir que le Christ avait emprunté nombre de ses plus belles paraboles aux choses de la nature qui l'entouraient même dans ce site sauvage.

Quand le printemps revenait et envoyait ses rayons rians jusque dans la grotte, sa joie était sans bornes.

— Mon Dieu, disait-elle alors, votre soleil est pour moi la plus belle marque de votre bonté et de votre amour paternel, car Jésus, votre fils, n'a-t-il pas dit : « Que mon amour pour mes semblables soit comme votre soleil. Je voudrais faire le bien même à mes ennemis, si j'étais en état de le faire. »

Quand les soucis de l'existence la tourmentaient, quand la tristesse menaçait d'envahir son cœur et qu'elle entendait alors le chant joyeux des oiseaux, elle s'écriait :

— Vous êtes si gais, petites créatures innocentes et chétives et vous chantez du matin au soir ! Pourquoi ne serais-je pas gaie non plus ? Jésus le veut du reste quand il dit : « Voyez les oiseaux qui fendent l'air ; ils ne sèment pas et ne récoltent pas ; ils n'entassent pas de provisions dans les granges et cependant leur Père les nourrit ; n'êtes-vous donc pas beaucoup plus qu'eux ! Oui, Dieu de bonté, Vous m'aimez plus que tous les oiseaux ; je dois donc être plus gaie qu'eux et ne pas avoir de soucis, quoique la moindre graine ne soit plus semée, qu'aucun épi ne soit plus fauché, et qu'aucune gerbe ne soit plus mise en grange pour moi !

Quand elle admirait les fleurs qui paraient le vallon aussi riant que sauvage où se trouvait la grotte, elle disait :

— Vous êtes aussi pour moi la preuve que je suis aimée de Dieu, comme si vous étiez toutes de myosotis. Ce sont ces fleurs que le Christ visait en disant : « Voyez les fleurs des champs ; elles ne travaillent pas, elles ne filent pas. Et pourtant je vous dis que Salomon, dans toute sa splendeur, n'était pas si richement vêtu qu'une d'elles. Quoique je ne puisse ni filer, ni coudre, je ne veux pas perdre courage et me tourmenter à l'idée de quelle manière je me procurerai des vêtements à l'avenir.

Quand en été la chaleur pesait lourdement sur le vallon entouré de rochers et qu'elle s'approchait, les lèvres sèches, de la source pour y puiser et boire de l'eau fraîche, elle disait souvent :

— Votre doctrine, votre esprit, mon Dieu, est pour mon âme, ce que cette source est pour mes lèvres brûlantes. Vous avez dit : « Que celui qui a soif vienne à moi et boive ; l'eau que je lui donne sera pour lui une source de vie éternelle. »

Oui, cette source de vie intérieure me soulage et me réjouit, maintenant que toute consolation humaine et toutes les joies de la vie de famille me sont enlevées.

Souvent, en contemplant les rochers élevés qui formaient une ceinture au val-lon et qui, depuis des siècles étaient restées inébranlables au milieu des tempêtes, elle se rappelait les paroles du Rédempteur du monde : « Celui qui entend ma parole et l'observe, ressemble au sage qui a bâti sa demeure sur une roche. » Sur votre parole, je veux élever mon bonheur ; il sera donc basé sur une roche.

La vue des ronces et des épines était même instructive pour elle.

— Si vous pouviez me donner, plantes épineuses, des raisins et d'autres fruits succulents, dit-elle, ils me viendraient bien à point et ce serait un grand bonheur pour moi ; mais, ce que Jésus a dit reste vrai : « Les épines ne produisent pas de raisins, les ronces ne donnent pas de figues. Un bon arbre produit de bons fruits ; un mauvais arbre produit de mauvais fruits. » Je veux donc être comme le bon arbre et faire autant de bien que je le pourrais. Je ne veux pas ressembler aux ronces et aux épines.

Mais ce qui était, pour elle, plus beau que le soleil printanier, plus réjouissant que les fleurs et les oiseaux de l'été, plus instructif que tout ce qui pouvait se voir dans la forêt, c'était la vue de son fils.

Tous les jours, quand le temps le permettait, elle déposait son enfant à l'air libre sous le ciel bleu. Ou bien elle se promenait tenant Benoni dans les bras, tandis que la biche broutait à quelque distance. Pendant ces promenades, elle causait avec son fils qui ne pouvait cependant pas encore la comprendre. Quand le petit lui tendait alors les bras et lui souriait, il lui semblait que ce sourire rehaussait la beauté de ce site sauvage et que tout autour d'elle s'inondait d'une lumière dorée.

Dans ces moments, elle s'agenouillait parfois à la place où elle se trouvait, pressait l'enfant sur son cœur, le regardait avec un doux sourire empreint de fierté maternelle et disait :

— Dieu de miséricorde, je ne saurais assez Vous louer de m'avoir laissé mon enfant ! Quelle joie, quelle consolation, quelle agréable occupation ne me donne-t-il pas tous les jours dans cette solitude ! Dieu du ciel et des anges, jetez un regard miséricordieux sur mon enfant et permettez qu'il grandisse afin de pouvoir vous vénérer plus tard ! Comme ses petits yeux sont beaux et intelligents, poursuivait-elle alors. Il ne connaît pas encore les soucis et les misères de la vie. Ah ! puisse-t-il ne jamais les connaître ! Pourquoi tous les hommes ne sont-ils pas exempts d'orgueil, de jalousie, de haine et d'autres passions blâmables, comme l'est encore cet enfant dans son innocence et dans son heureuse ignorance du mal ? Alors le ciel serait certainement dans nos cœurs ; nous pourrions vivre heureux sur cette terre, comme l'enfant reposant sur le sein de sa mère, en attendant le moment de reposer la tête sur le cœur de Celui qui est le père de tous.

Souvent Geneviève se sentait prise du désir de visiter une église.

— Quelle félicité, se disait-elle, quand on peut se réunir au pied de l'autel et entendre la parole sainte et quand les louanges de la foule des croyants montent solennellement au ciel ! Ah ! s'il m'était donné de pouvoir entendre encore une fois les sons d'une cloche, je crois que ce serait un grand soulagement pour moi. Mais, poursuivait-elle alors, la nature entière, le ciel au-dessus de moi, tout ce qui m'environne n'est-ce pas votre temple, ô mon Dieu et le cœur qui bat dans le désert et qui, dans la solitude, aspire à Vous, n'est-il pas votre autel ? Que ce vallon soit donc un temple qui vous est dédié et que mon cœur en soit l'autel.

Pas un arbre, pas un rocher devant lequel elle ne s'était agenouillée pour prier et quand, en hiver, le mauvais temps l'empêchait de quitter la grotte, elle passait des heures entières agenouillée devant la petite croix sur une pierre qui lui servait de prie-Dieu et là elle élevait son âme vers Dieu et vers son Fils, mort sur la croix pour racheter les fautes du monde.

La vie de la comtesse au bois.

Geneviève était heureuse. Comme une belle fleur peut éclore au milieu des mauvaises herbes et des ronces de la forêt, Geneviève goûtait maintenant dans sa solitude la plus grande des joies. Son enfant grandissait ; il commençait à marcher et à prononcer quelques paroles. C'était ce qu'on appelle ordinairement un bel enfant. Dans le bois, Geneviève ne possédait rien de quoi pouvoir vêtir Benoni, mais certain jour elle vit un jeune cerf qui venait d'être tué par un loup et que celui-ci se préparait à dévorer.

Elle chassa immédiatement l'animal sanguinaire, avec l'idée d'employer la belle peau brune tachetée de blanc pour en habiller son fils. Quand Benoni fut revêtu de cette peau, ses petites mains et ses petits pieds restèrent encore nus et il ressemblait très bien au petit saint Jean que l'on représente ordinairement vêtu d'une peau d'agneau. Quoique ne mangeant que des racines et des fruits et ne buvant que du lait et de l'eau, l'enfant était resplendissant de force et de santé et ses joues étaient colorées comme une belle pomme.

Geneviève, qui depuis longtemps n'avait plus entendu de voix humaine, ressentit une joie indicible en entendant les premiers mots compréhensibles tomber des lèvres de son enfant adoré, mais sa joie fut bien plus grande encore quand il prononça pour la première fois ce nom si doux de *mère*.

C'était au commencement de l'hiver.

À partir de ce moment, elle parlait des heures entières avec son fils ; quand le temps le permettait, elle parcourait avec lui le vallon, lui apprenant le nom de toutes les choses qu'il voyait, depuis le soleil jusqu'au petit caillou, depuis le sapin élancé jusqu'à la mousse minuscule toujours verte, et bientôt elle put parler de ces choses à Benoni.



Geneviève, son fils Benoni et la biche nourricière.

La première lueur de cette intelligence qui se réveillait, la première marque d'amour filial qu'elle constata chez l'enfant lui procurèrent une jouissance indescriptible et chaque jour lui donnait de nouvelles joies maternelles.

Il lui semblait que pour elle un beau printemps était venu au milieu de l'hiver.

Ces joies étaient cependant mêlées de grandes tristesses. Elle pensait aux beaux jours de printemps passés à Offtendinck quand, cachée dans le berceau au milieu de la verdure épaisse, elle écoutait le chant d'amour du rossignol qui sonnait dans le silence de la soirée comme une prière s'élevant vers le Seigneur, le Créateur tout-puissant de tout ce qui vit, de tout ce qui est beau.

Rêveuse elle se trouvait au pied du chêne gigantesque dans les branches duquel la brise faisait entendre sa chanson qui semblait être murmurée par des esprits.

Le visage de la pauvre mère trahissait la fatigue physique et l'absence de forces, mais son regard reflétait la lumière de son âme, claire comme celle de l'espérance. Et elle songeait alors à son cher époux, à Offtendinck, à tout ce qui la rattachait autrefois à la vie terrestre. Elle montait alors sur les rochers élevés et laissait errer son regard sur ce qui l'environnait. La pauvre proscrire était surprise et réjouie.

Son âme aimante se baignait dans l'éclat de la nature vierge, dans la poésie vivante de la création.

La rivière qui l'avait transportée, elle, la condamnée à mort, roulait ses eaux écumantes à travers des rochers jusque dans un bassin creusé par elles, pour retomber plus loin en cascade et se perdre ensuite dans le tourbillon d'un précipice. Captivée par tant de beauté, Geneviève continuait à contempler, les mains jointes, le tableau grandiose de la création.

Plein d'admiration, son regard allait des rochers sauvages à la rivière qui serpentait à travers le vallon en arrosant des milliers de fleurs et des vignes chargées de grappes qui montaient le long des rochers baignés par l'eau comme si elles eussent été conduites par une main humaine.

Geneviève trouvait donc une consolation pour son âme et aussi de quoi réconforter le corps et, tandis que sa main cueillait des fleurs blanches aussi pures que son cœur, elle répétait les paroles de celui qu'elle avait vu en rêve : « Ne craignez rien, Geneviève, je suis avec vous ! »

Du haut des rochers qui, vus de loin, semblaient se confondre comme un nuage noir avec l'azur du ciel, Geneviève, et Benoni saluèrent le lendemain matin le soleil levant.

Qu'il était beau l'astre du jour !

Elle dominait, comme une reine, la forêt qui paraissait trembler à ses pieds devant tant de majesté.

Au loin, elle voyait des manoirs et des châteaux qui, timides comme des enfants, levaient les yeux vers son trône. Et telle qu'elle se trouvait là dans sa robe

blanche et légère dont les lambeaux flottaient au vent comme des oriflammes, elle ressemblait à la mère de miséricorde qui, du haut de sa demeure céleste, regarde les égarés de cette terre.

Geneviève jeta un dernier regard à Offtendinck, à la tour terrifiante qui lui avait servi de prison où elle avait versé tant de larmes sanglantes et au parc où elle avait passé tant d'heures heureuses.

Et, après avoir crié un dernier adieu à son époux, elle redescendit lentement les marches irrégulières de l'escalier que la nature semblait avoir taillé dans le roc.

Un jour Geneviève remarqua avec effroi que le petit Benoni faiblissait et était malade. Les jolis sourires de l'enfant se transformaient en cris de douleur et les petits yeux étaient cerclés comme si le doigt de la mort y avait mis son empreinte.

Geneviève oublia immédiatement sa propre douleur à la vue des souffrances de son enfant. Elle fit offrande à Dieu du restant de ses jours pour la conservation de la vie à Benoni.

— Seigneur ! sauvez mon fils ! suppliait-elle nuit et jour ; qu'il vive pour vous servir et pour prouver à Sigefroi l'innocence de la pauvre Geneviève.

Les rayons bienfaisants du soleil printanier jouaient entre les noisetiers à la lisière du bois.

La pauvre mère s'était assise au milieu des broussailles et choyait son enfant souffrant aux rayons vivifiants du soleil.

De grosses larmes tombaient de ses yeux sur l'enfant jadis si fort et qui paraissait maintenant dormir du sommeil éternel sur les genoux de sa mère.

Geneviève ne trouvait pas de paroles pour la prière, mais ses soupirs, ses larmes, ses souffrances se confondaient en une seule supplication.

Dieu exauça sa prière. L'enfant revint peu à peu à la santé ; ses petites joues reprirent leur belle teinte rose et bientôt ses petits éclats de rire retentirent de nouveau sous le dôme de verdure formé par les grands arbres.

Par une belle matinée de printemps, Geneviève prit Benoni par la main et le conduisit hors de la grotte pour faire avec lui une longue promenade.

Maintenant que l'intelligence de l'enfant s'était réveillée et qu'il était en état de comprendre, le spectacle de la nature en fête fit sur lui une grande impression. Plein d'étonnement, il s'arrêtait à chaque instant et il regardait tout ce qui l'entourait avec des yeux brillant d'admiration.

— Mère, dit-il, que vois-je ? Tout a changé ici ; tout est plus beau qu'autrefois. Il y a peu de jours encore que le vallon était tout blanc et maintenant il est si vert que les sapins paraissent être noirs. Les arbres et les buissons qui étaient nus ou qui ne portaient plus que quelques feuilles jaunes, sont maintenant couverts de jeunes feuilles vertes. Et puis comme le soleil me chauffe maintenant les pieds ! Comme le ciel, qui était si gris, est devenu bleu ! Et là, par terre, qu'est-ce que

ces belles petites choses dans l'herbe ? Vois, mère, il y en a de blanches, de jaunes et de bleues.

— Ce sont des fleurs, mon enfant, répondit Geneviève. Attends, je vais en cueillir quelques-unes pour toi. Ces fleurs blanches sont des pâquerettes ; regarde, au fond elles sont jaunes et les belles petites feuilles sont bordées de rouge. Ces fleurs jaunes sont des primevères. Sens quelle bonne odeur elles répandent. Cette petite fleur bleue, c'est une violette ; son parfum est encore plus fin que celui de la primevère. Prends-les, elles sont pour toi et tu peux en cueillir autant que tu veux.

Benoni cueillit tant de fleurs qu'il ne put les tenir dans ses petites mains.

Puis Geneviève le conduisit dans un bosquet où elle s'arrêta.

— Écoute maintenant, dit-elle, n'entends-tu rien ?

Oui, l'enfant entendait quelque chose. C'était le chant des innombrables oiseaux qui avaient élu domicile dans le bosquet où personne ne les dérangeait.

— Ah ! s'écria-t-il d'un ton qui trahissait la curiosité et l'admiration tout à la fois, que c'est beau ? Ce sont des centaines de jolies voix qui chantent toutes ensemble. Mère, je veux voir ce que c'est !

Geneviève s'assit sur un bloc de pierre tapissé de mousse et ombragé par un couple de jeunes hêtres ; elle prit l'enfant sur les genoux et, comme elle l'avait fait souvent en hiver et aux premiers jours du printemps, elle répandit sur le sol quelques graines, prises aux broussailles voisines, pour attirer les oiseaux.

Ceux-ci ne se firent pas attendre et ils arrivèrent en grand nombre. Il y avait le gentil rouge-gorge, le tarin verdâtre, le pinson à la tête et à la gorge empourprées, le chardonneret bigarré et tous se mirent à becqueter les graines jetées par Geneviève.

— Vois, dit-elle, ce sont ces jolis petits animaux qu'on appelle des oiseaux, qui chantent si bien.

Le petit Benoni ne se sentait pas de joie.

— Ô, belles petites bêtes !, s'écria-t-il, comme vous chantez bien et beaucoup mieux que ces grands oiseaux noirs qui ont crié tout l'hiver et puis, vous êtes beaucoup plus belles qu'eux. Mais dit-moi, mère, poursuivit l'enfant, comment se fait-il que tout est maintenant si beau ? D'où viennent toutes ces belles choses ? Pendant que j'étais malade, tu n'as pas pu travailler hors de la grotte, tu étais toujours auprès de moi et puis tu n'aurais pas pu faire tout cela.

— Mon cher enfant, répondit Geneviève, je t'ai déjà dit que nous avons un bon Père dans le ciel, le bon Dieu, qui a créé le soleil, la lune et les étoiles. C'est lui qui a fait tout ce que tu vois afin que nous puissions nous en réjouir.

— Ah ! que c'est beau et que Dieu est bon ! s'écria l'enfant.

Mais comment sait-il faire tout cela, mère ?... Est-ce qu'il fait tout cela seul ?...

Quand est-il venu ici ?... Je ne l'ai pas vu.

Geneviève ne put s'empêcher de rire de cette simplicité enfantine.

— Vraiment, se dit-elle en pressant son fils sur le cœur et en l'embrassant, maint enfant plus âgé que toi, s'il t'entendait parler ainsi, rirait et se moquerait peut-être de toi, mais uniquement parce qu'il oublierait qu'il fût un temps où lui-même parlait comme toi et que, comme à vous, les connaissances ne lui sont pas venues en un jour.

Le lendemain matin, ce fut Benoni qui réveilla sa mère de fort bonne heure.

— Petite mère, lève-toi et viens avec moi. Je veux voir si le bon Dieu a encore fait d'autres belles choses.

Geneviève lui sourit et se leva. Elle le conduisit le long du ruisseau qui serpentait dans le vallon.

— Vois, dit-elle, à l'ombre de cette haute roche, se trouvent des ronces noires armées d'épines ; ce sont des prunelliers. Tu y vois un grand nombre de petites boules vertes et blanches qu'on appelle des boutons. Regarde maintenant ici ; tu vois d'autres ronces armées d'épines très petites ; c'est l'aubépine ; elle porte aussi de petits boutons. Les pommiers qui poussent près de l'origine de la source, tu les connais déjà, dit Geneviève en conduisant Benoni à cet endroit ; regarde les bien. Tout ce que tu vois c'est que toutes les branches sont chargées de grands boutons. Regarde tous les jours ce qui se passera avec les boutons des arbustes et des arbres et tu me le raconteras plus tard.

La nuit suivante il tombait une petite pluie chaude qui fit éclore les feuilles et les boutons ; elle persista toute la matinée du lendemain.

Dès qu'elle eut cessé, Benoni courut au vallon, mais il revint bientôt en s'écriant plein de joie :

— Mère, les petites boules vertes de prunelliers sont maintenant devenues de petites fleurs blanches et les autres arbrisseaux sont couverts de petites feuilles vertes, tandis que les boutons ont beaucoup grandi. Les arbres près du ruisseau sont aussi chargés de fleurs si blanches et si rouges que je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Que Dieu est bon ! Viens voir, mère.

Geneviève accompagna l'enfant.

— Vois, s'écria Benoni, ces belles fleurs blanches des prunelliers ! Et ici, cette aubépine aura sans doute aussi bientôt des fleurs ? Vois, les boutons sont déjà beaucoup plus rouges qu'hier. Le bon Dieu n'a sans doute pas pu achever son ouvrage cette nuit ?

— Mon cher enfant, répondit Geneviève, le bon Dieu n'a aucune peine à faire tout cela ; il pourrait le faire en un instant parce qu'il est tout-puissant.

— Mais dis donc, mère, comment le bon Dieu peut-il faire cela la nuit quand il fait noir ?

— Le bon Dieu voit aussi bien la nuit qu'en plein jour, dit Geneviève.

Benoni parut être très étonné de cette réponse. Certain jour, Geneviève dit à son fils :

— Je veux te procurer aujourd'hui une nouvelle joie ; viens avec moi.

Elle prit un petit panier qu'elle avait tressé au moyen de roseaux cueillis près du ruisseau et conduisit Benoni en un endroit bien vert, bien ensoleillé, entre des sapins et des rochers, où elle avait remarqué, quelques jours auparavant, des fraisiers chargés de fruits non encore arrivés à leur complète maturité.

Les fraises avaient mûri entretemps et elles avaient maintenant une belle couleur rouge écarlate.

— Sont-ce aussi des fleurs, mère ? demanda Benoni.

— Non, mon enfant, ce sont des fruits et ils portent le nom de fraises.

— Elles sont bien belles.

— Et bonnes en même temps.

Geneviève cueillit quelques-unes des plus belles fraises et dit :

— Ouvre un peu la bouche et goûte.

Benoni mangea et, se passant la petite main sur les lèvres, il s'écria :

— Ah ! que c'est bon ! puis-je en manger encore, mère ?

— Certainement, mon enfant, répondit Geneviève. Tu peux en cueillir et manger autant que tu veux, mais tu dois choisir les fraises qui sont bien rouges. Ensuite tu peux remplir notre petit panier et nous en mangerons encore ce soir.

Benoni ne se le fit pas dire deux fois et il commença à cueillir et à manger.

— Ah ! dit-il, que Dieu est bon de faire tant de belles choses.

— Tu dois donc le remercier, dit la mère.

Benoni leva vers le ciel les yeux brillants de satisfaction et approchant les lèvres de sa petite main, il fit un mouvement comme s'il voulait envoyer un baiser au ciel et il s'écria :

— Bon Dieu, je vous remercie pour vos bonnes fraises !

Mais, se tournant vers sa mère, il demanda :

— Le bon Dieu m'aurait-il bien entendu ?

Geneviève pressa l'enfant sur son cœur et répondit en souriant :

— Certainement et même si tu n'avais pas crié et si tu avais simplement remercié Dieu dans ta pensée, il le saurait, car Dieu voit tout et il sait tout.

À partir de ce moment Benoni voulut voir tous les jours si le bon Dieu n'avait pas fait la nuit quelque chose de nouveau, mais Geneviève lui dit :

— Tu deviens maintenant un grand garçon et tu dois voir toi-même ce que

notre vallon produit de beau et tu viendras me dire tous les jours ce que tu as découvert de nouveau.

Un matin, Benoni accourut à la grotte et s'écria :

— Mère, j'ai trouvé quelque chose de très beau : un petit panier qui contient un petit oiseau ; viens, je veux te le montrer.

Il prit sa mère par la main et la conduisit à un petit bosquet de prunelliers.

— Vois, mère, c'est là, dit-il en étendant la main.

— Ce que tu vois là, mon enfant, c'est un nid d'oiseau et ceci est un nid de verdier, car tu dois savoir que chaque oiseau construit son nid d'une manière différente. Comme nous demeurons dans une grotte, les petits oiseaux demeurent dans un nid. Vois l'oiseau qui y est couché ; comme il nous regarde ; il ne semble pas avoir peur. Regarde bien ce petit nid ; tu verras qu'il est construit au moyen de brins d'herbe desséchés, de mousse et de racines fines. À l'intérieur du nid tu peux voir de petits poils bruns. Regarde bien dans le nid, dit-elle en soulevant l'enfant.

— C'est très beau, dit Benoni ; mais je vois de petites choses dans le nid...

— Ce sont des œufs, répondit Geneviève. Vois comme ils sont d'un beau vert pâle et comme ils sont striés et pointillés de rouge.

— Et qu'est-ce que cet oiseau fait avec ces œufs ? demanda l'enfant.

— Tu le verras bien, répondit la mère. Tu n'as qu'à venir voir tous les jours, mais tu ne peux pas toucher au nid et encore moins aux petits œufs, sinon l'oiseau s'envolerait et tu ne verrais plus rien.

Quelques jours plus tard, Benoni et sa mère retournèrent au nid et, au lieu d'y trouver des œufs, ils y virent maintenant des jeunes.

— Vois, mon enfant, dit Geneviève, comme ils sont petits et faibles. Ils n'ont pas encore de plumes comme les autres oiseaux et leurs petits yeux ne sont pas encore ouverts pour voir ; ils ne savent pas encore voler et doivent rester dans le nid.

— Ah ! les pauvres petites bêtes, dit Benoni. Mais dis, mère, est-ce qu'elles ne vont pas mourir de froid et de faim ?

— Non, mon enfant ; le bon Dieu a prévu tout cela. Le nid est garni à l'intérieur de petits poils fins, de sorte que les petits sont bien couchés et ne peuvent avoir froid ; le nid est bien rond, pour que les petits ne puissent se faire mal aux coins. Le grand oiseau, que tu as vu couché sur les œufs, a construit lui-même ce nid. Tu vois comme il a bien travaillé. Nous ne saurions pas faire un petit nid comme celui-là, mais c'est le bon Dieu qui a appris à le faire au grand oiseau, parce qu'il aime et soigne aussi les petits oiseaux. Tu vois que les feuilles qui pendent au-dessus du nid donnent de l'ombre aux petits oiseaux, qui ne sauraient pas encore supporter l'ardeur du soleil, mais ces feuilles empêchent aussi les

petits d'être mouillés quand il pleut. La nuit, ou bien quand la matinée ou la soirée est fraîche, le grand oiseau, qui est la mère de ces petits, vient au nid et les recouvre de ses ailes pour qu'ils n'aient pas froid. Les grandes épines, que tu vois aux prunelliers, ont aussi leur raison d'être, car les corbeaux viendraient manger les petits si les épines ne les empêchaient pas d'approcher du nid et ne les piquaient pas quand ils veulent faire du mal aux petits oiseaux qui sont trop faibles pour se défendre. La mère, au contraire, est plus petite et peut passer entre les épines sans se faire mal. Tu vois donc que tout ce qui existe, même les épines auxquelles on se pique, prouve la sagesse et la bonté paternelle de Dieu.

Pendant que Geneviève parlait encore, la mère arriva et vint se poser sur le bord du nid.

Tous les petits levèrent la tête en piaillant et ouvrirent largement le bec pour recevoir la pâture qu'apportait la mère.

— Ah ! que c'est beau, que c'est beau ! s'écria Benoni en sautillant de joie.

— Tu comprends, dit Geneviève, que puisque les petits ne peuvent pas encore voler, ils ne peuvent chercher eux-mêmes leur nourriture ; c'est pourquoi la mère doit la leur apporter. Comme les graines sont trop dures, la mère les broie d'abord avec son bec et elle laisse tremper les morceaux dans son gosier avant de les donner aux petits. N'est-ce pas que le bon Dieu a bien arrangé toutes ces choses ? C'est ainsi qu'Il soigne pour toutes ses créatures, depuis l'homme jusqu'au plus petit oiseau. Oui, poursuivait-elle les larmes aux yeux, jusqu'ici, Il a soigné pour toi et Il continuera à le faire.

— Oui, oui, reprit l'enfant, Il a soigné pour moi, le bon Dieu ; Il m'a donné la meilleure des mères. Tu m'aimes plus que cet oiseau aime ses petits ; sans toi je serais mort depuis longtemps.

C'est ainsi que s'exprimait Benoni pendant que ses yeux se remplissaient de larmes de joie et en se jetant au cou de sa mère.

Tous les jours Benoni avait maintenant à raconter, à montrer ou à apporter quelque chose à sa mère. Tous les matins il lui apportait un bouquet des plus belles fleurs qu'il pouvait trouver, de petits paniers pleins de fraises et de baies ou de framboises.

De temps en temps, il lui racontait comment les boutons des prunelliers et des pommiers se transformaient en petits fruits verts ; comment tous ces fruits grandissaient de jour en jour, surtout ceux des pommiers ; comment des plumes avaient poussé aux oisillons du nid, jusqu'à ce qu'enfin les prunelliers furent chargés de prunes sauvages, les pommiers, de fruits jaunes et rouges et que tous les oiseaux se furent envolés.

Quand il vit pour la première fois la belle et brillante étoile du matin, ou quand il vit entre le feuillage sombre de grands sapins les magnifiques rougeurs crépusculaires ou le premier arc-en-ciel, il accourait chaque fois plein de joie pour cher-

cher sa mère qui devait aller voir et admirer ces choses avec lui. Il remerciait alors le bon Dieu d'avoir créé des choses aussi merveilleuses.

C'est ainsi que Benoni procurait mille joies à sa mère et quand elle voyait la gaieté de son fils, elle levait souvent les yeux au ciel en disant :

— Dieu puissant, Vous avez permis à une malheureuse de trouver un paradis au milieu de cette solitude et l'âme qui Vous connaît et Vous aime, trouve encore le paradis au milieu des souffrances et des malheurs.

Geneviève, en mère intelligente, n'avait pas négligé non plus de mettre Benoni en garde contre les plantes vénéneuses qui séduisent souvent par leurs belles fleurs et leurs beaux fruits.

Elle lui montra les baies écarlates de la quintefeuille, les fruits noirs de la belladone et l'agaric de mélèze dont le rouge si beau semblait être orné de perles blanches.

— Garde-toi bien de manger de ces fruits, dit-elle, et abstiens-toi de toucher à d'autres fruits ou racines que tu ne connais pas encore, avant de me les avoir montrées. Tu pourrais devenir malade, très malade.

Mais la bonne mère intelligente le mit surtout en garde contre la désobéissance, l'entêtement, la colère et autres défauts que l'on rencontre chez les enfants. Ces défauts, dit-elle, sont encore plus pernicieux que les plantes vénéneuses. Hélas, le péché n'a que trop de ressemblance avec ces fruits rouges et noirs, qui sont si beaux et si séduisants à la vue, mais qui causent les plus grands malheurs quand on les mange.

Oui, à vos yeux, le mal est souvent plus beau que le bien, de même que l'agaric vénéneux surpasse en beauté le champignon gris, mais comestible, qui pousse à côté de lui.

Les jours se succédaient sans amener de changement dans la situation de Geneviève.

Des animaux féroces troublent son repos la nuit par leurs hurlements et la remplissent de crainte pendant le jour, mais la paix de son âme ne se trouve jamais troublée.

Benoni, le fruit de son amour, grandit comme une belle plante au milieu du désert.

Ses joues, bronzées par le soleil, dénotent une grande force vitale ; son large front porte déjà la marque de sa race ; la grande bonté de son père se reflète déjà dans ses yeux ; le sourire qui plisse ses lèvres est identique au rire de Geneviève, ce rire qui séduisait le père aux jours d'amour et de bonheur.

La noble mère considérait parfois, le cœur plein de délices, son noble rejeton.

Comme la forêt et l'océan, le cœur de l'homme a cependant des heures de colère et de calme.

Après la paix que donne la soumission, la juste colère se mettait parfois à sourdre dans le cœur de la comtesse palatine découronnée. L'homme est faible et les plus grands saints n'avaient-ils pas eu leurs défauts ?

Et elle, ange de patience, qui avait toujours mis sa confiance en Dieu, sentit subitement se lever dans son cœur une tempête terrible qui paraissait la transformer complètement.

— Tout ce qui vit, tout ce qui existe, porte la marque indéniable de la puissance du Créateur, s'écriait-elle ; les membres des animaux féroces sont couverts d'une chaude fourrure ; les oiseaux de la forêt nous montrent un brillant plumage ; le poisson, paré d'une robe d'écailles d'or et d'argent, frétille et joue dans son palais de diamant liquide, Geneviève seule n'a pas de quoi se vêtir. Des rubis et des émeraudes scintillent sur les robes de femmes éhontées qui se rassasient de tout ce que l'art produit de beau ; Geneviève seule n'a pas de vêtements et mourra peut-être de faim. Des pécheresses habitent des palais et reposent sur le duvet moelleux et Geneviève, nue et affamée, habite une grotte où une pierre doit lui servir d'oreiller. Ne suis-je donc pas votre enfant, mon Dieu, pour que vous permettiez toutes ces souffrances morales, toutes ces privations physiques ?

Comme l'orage se résout le plus souvent en une pluie diluvienne, le chagrin de Geneviève se résolvait toujours en un torrent de larmes.

Agenouillée, la face contre terre comme une pécheresse repentante, Geneviève priait alors Dieu de vouloir lui pardonner ce mouvement de révolte contre sa sainte volonté.

Peu à peu, elle sentait diminuer ses forces physiques et faiblir sa vie, mais soudain une lumière, plus éclatante que celle du soleil et paraissant jaillir de sa propre âme, l'environna.

Tous les sens de la pauvre proscrire étaient endormis et cependant elle entendait une voix, paraissant être la sienne, qui lui disait :

— Geneviève, votre cœur est encore attaché aux choses de la terre. Vous vivez encore trop pour les choses matérielles et trop peu pour les choses spirituelles. Levez les yeux au ciel et réchauffez votre cœur aux rayons réconfortants de l'amour éternel.

La voix se tut et Geneviève se sentit redescendre de la sphère des bienheureux où elle était demeurée si peu de temps.

Lentement la froide humidité de la grotte pénétrait de nouveau ses membres. Elle sentait de nouveau la pression de la pierre sur son corps affaibli. Elle endurait de nouveau des souffrances physiques intolérables, mais l'âme s'était élevée et s'était réchauffée à une source de chaleur ignorée jusque-là et elle sentait naître en elle une force qui la protégerait contre toutes les créatures de la terre.

À partir de ce moment, la comtesse découronnée pénétrait sans crainte dans les épaisseurs de la forêt.

Un jour qu'elle y caressait un pinson qui était venu se poser sur son épaule, elle acquit la conviction qu'elle possédait effectivement la force sur laquelle elle comptait.

Des hurlements terribles faisaient retentir la forêt. Un mouvement se fit dans les broussailles. Benoni poussa un cri, car un loup de grande taille venait de s'élancer vers la mère et l'enfant. Geneviève fixa son regard angélique dans les yeux de la bête écumante. Était-ce un miracle de Dieu ? La bête sanguinaire secoua sa terrible tête comme si elle avait été prise de honte et disparut au même moment dans un fourré.

Geneviève tomba à genoux.

— Seigneur, dit-elle en levant les yeux au ciel, je vous remercie pour cette grâce, mais vous le savez, je croyais sans même avoir vu.

À partir de ce jour, la vie de la vertueuse princesse se transforma.

Le printemps et l'été venaient de nouveau de se passer pour Geneviève et Benoni au milieu de toutes sortes de joies innocentes. L'automne était revenu. Le soleil ne répandait plus tant de chaleur et chaque jour il se levait un peu plus tard et se couchait un peu plus tôt. D'épais nuages sombres couvrent, parfois pendant des semaines entières, le ciel autrefois si bleu et la terre ne produit plus rien de nouveau. Le chant des oiseaux ne se faisait plus guère entendre et la plupart de hôtes ailés de la forêt avaient pris leur essor vers d'autres cieux. Les feuilles jaunissaient ou pendaient déjà desséchées aux arbres et aux arbrisseaux et celles qui ne tombaient pas naturellement étaient enlevées par le vent froid qui soufflait maintenant presque tous les jours. Toutes les fleurs avaient pour ainsi dire disparu et celles qui avaient pu résister jusque-là, étaient décolorées et semblaient se préparer à une mort prochaine.

Le cœur plein de soucis pour l'hiver qui arrivait à grands pas, Geneviève, assise à l'entrée de la grotte, regardait, les larmes aux yeux, les dévastations, tous les jours plus grandes, qui se produisaient dans la nature.

Benoni dit alors :

— Mère, le bon Dieu ne nous aime-t-il donc plus, qu'il permette que toutes les fleurs se flétrissent et que tous les arbres et arbrisseaux se dessèchent ? N'est-il plus aussi bon et aussi gentil pour nous qu'autrefois et veut-Il nous abandonner complètement ?

— Non, mon enfant, répondit Geneviève ; si nous observons ses commandements, Dieu nous aimera toujours comme par le passé. Ce n'est qu'ici sur terre que tout change et que tout est périssable, mais l'amour de Dieu pour nous est immuable et éternel. Le changement que vous voyez est amené par la saison d'hiver qui s'approche, mais le beau printemps revient toujours et alors tout recommence à reverdir et à refleurir.

Benoni regardait, avec des yeux qui trahissaient le souci, l'herbe desséchée et

les arbres défeuillés et d'une voix pleine de tristesse il répondit :

— Pourvu que ce soit comme tu dis, chère mère ; j'ai peine à le croire et je crains de ne plus voir toutes ces belles choses.

Geneviève répondit en souriant.

— Crois-moi, mon enfant ; ces faits se reproduisent depuis la création du monde. Tous les ans, l'hiver nous arrive, mais après l'hiver le printemps revient toujours. Réjouis-toi donc de la venue de l'hiver parce que celui-ci nous promet un nouveau printemps.

Et-en elle-même elle ajouta :

« Cet enfant qui, depuis que son intelligence a commencé à s'éveiller, est témoin pour la première fois de l'approche de l'hiver et de la chute des feuilles, est excusable s'il peut croire difficilement qu'après l'automne et l'hiver, le printemps nous revient ; mais moi, sa mère, je suis plutôt blâmable et je puis être considérée comme moins intelligente que cet enfant inexpérimenté. Je sais cependant par expérience et depuis longtemps que la joie succède toujours au chagrin et pourtant j'ai chaque fois de la peine à le croire. Mais je veux me consoler, ne pas me tourmenter de soucis inutiles et songer toujours dans mes souffrances, à la joie future. »

Geneviève s'occupait maintenant tous les jours de rassembler pour l'hiver des faines et des noisettes, des prunes sauvages et des baies d'églantier et tous autres fruits et racines pouvant se manger. Benoni l'aidait courageusement dans ce travail, mais les vêtements donnaient à la pauvre mère encore plus de soucis que ses provisions.

La seule robe, qu'elle portait depuis si longtemps, était complètement usée et presque en lambeaux.

Un jour, elle était assise pleurante à l'entrée de la grotte et elle essayait, au moyen d'une longue épine et de bouts d'une liane solide, de réparer sa robe, mais elle n'y parvenait pas.

— Ah ! se disait-elle en soupirant, que ne donnerais-je pas si j'avais maintenant une aiguille et du fil ! Les hommes jouissent de tant de bienfaits de Dieu et pourtant il y en a bien peu qui songent à l'en remercier !

Benoni, qui observait sa tristesse et ses vains efforts, lui dit :

— Mère, sais-tu encore ce que tu me disais quand je t'ai demandé un jour pourquoi les poils de notre biche tombaient ? Tu m'as dit que chaque été le bon Dieu lui donnait une robe rouge-brun plus légère et qu'en hiver Il lui procure de nouveau une robe grise plus chaude. Sois donc contente. Dieu te donnera sans doute aussi pour l'hiver des vêtements chauds. Ou bien crois-tu qu'Il aime notre biche plus que nous ?

Geneviève embrassa son fils en souriant.

— Tu as raison, mon enfant, dit-elle, je ne perdrai pas courage, Lui qui habille les animaux et pare les plantes, me procura aussi un vêtement pour l'hiver.

Quelques jours plus tard, elle recommanda à Benoni de ne pas s'éloigner de la grotte, prit un bâton, suspendit à sa ceinture unealebasse remplie de lait et se mit en route pour chercher plus loin dans la forêt des arbres dont les fruits pouvaient encore se manger en hiver.

Arrivée au pied d'une haute montagne qu'elle voulait gravir, elle s'assit pour se reposer quelque peu et se désaltérer en buvant une partie de sa provision de lait.

Soudain un loup, de taille démesurée, descendit la montagne en tenant un mouton dans la gueule.

À la vue de Geneviève il s'arrêta, lâcha sa proie et bondit vers la princesse.

Celle-ci, heureusement, avait eu le temps de se mettre sur la défensive et asséna sur la tête du monstre un coup de bâton violent.

Le loup dégringola jusqu'au bas de la montagne et prit la fuite en hurlant.

Geneviève s'agenouilla près du mouton, lui versa un peu de lait dans la bouche et chercha à le rappeler à la vie. Mais, hélas ! la mort avait déjà achevé son œuvre.

La vue de cette bête innocente, privée de vie, causa un grand chagrin à Geneviève.

— Pauvre mouton, dit-elle, as-tu peut-être été enlevé au lieu où moi aussi j'étais heureuse ?... Ah ! qu'il y a longtemps que je suis partie de là... N'appartiendrais-tu pas aux nombreux troupeaux de mon époux, aux miens...

Après un instant, elle s'écria :

— Oui, j'en avais le pressentiment... Voilà notre marque !... Ah ! si tu vivais, si tu pouvais me comprendre, je te demanderais : Mon époux est-il déjà revenu du théâtre de la guerre ? Pense-t-il encore à sa Geneviève ? Me porte-t-il toujours rancune ou bien a-t-il acquis la preuve que je suis innocente ? Ah ! il vit dans l'abondance et moi et son enfant, nous mourons ici de misère !...

Soudain elle se tut... Une idée venait de surgir en elle :

— Je dois être bien près de nos terres, sinon cette bête ne serait pas venue ici... Si je retournais à Offtendinck avec mon enfant ?...

Elle fut saisie du désir irrésistible de retourner à son manoir et elle éclata en sanglots.

Elle réfléchit longtemps, mais enfin elle se dit :

— Non, je dois rester ici ; un serment solennel me le commande. Je pourrais me dire qu'il m'a été arraché dans mon angoisse mortelle, mais il ne serait cependant pas loyal de le rompre. Et Dieu sait si ce ne serait pas la mort pour les deux braves gens qui ont consenti à me laisser la vie... Non, non, je resterai ici aussi longtemps qu'il plaira à Dieu. S'il veut me faire sortir de ce désert, Il guidera,

l'un jour ou l'autre, les pas d'une âme compatissante de ce côté. Il est préférable de supporter toutes les misères que d'avoir une conscience souillée par le parjure.

Elle se dirigea alors du côté du ruisseau qui coulait au bas de la montagne pour chercher une écaille aiguë.

Quand elle l'eut trouvée, elle retourna à l'endroit où se trouvait le mouton qu'elle se mit à écorcher. Après avoir terminé cet ouvrage fort difficile pour elle, elle retourna au ruisseau où elle nettoya et lava la peau pour enlever la poussière et le sang ; puis elle suspendit la peau sur le bâton pour la faire sécher et reprit enfin le chemin de la grotte.

Il faisait nuit quand elle arriva dans le vallon.

Voulant réserver une surprise à son fils, elle se revêtit de la peau de mouton. Benoni, en attendant le bruit de ses pas, vint à sa rencontre en courant.

— Mère, tu es enfin revenue ! J'ai été très inquiet pour toi. Où es-tu restée si longtemps ?

Mais il s'arrêta soudain pris de peur.

La peau de mouton et l'obscurité étaient la cause qu'il ne reconnut pas immédiatement sa mère. Déjà il voulait prendre la fuite et se réfugier dans la grotte, quand il entendit une douce voix qui lui dit :

— Ne crains rien, mon enfant, c'est bien moi.

Il se retourna.

— Dieu merci, c'est toi. Ah ! que je suis content ! Mais qu'as-tu donc là ; tu es presque vêtue maintenant comme moi. Où as-tu trouvé ce vêtement ?

— Le bon Dieu me l'a donné, répondit Geneviève.

Benoni tressautait de joie et s'écria :

— Je te l'avais bien dit, que Dieu te procurerait une nouvelle robe plus chaude pour l'hiver ; tu vois, mère, que j'avais bien raison.

Et, tâtant la peau de mouton, il poursuivit :

— Comme elle est douce et blanche ! On dirait les petits nuages blancs qui volent dans le ciel au printemps. Oui, on le voit bien que c'est un don du ciel.

La mère et l'enfant entrèrent dans la grotte où Benoni apporta à Geneviève une calèche de lait et un petit panier de fruit ; puis il demanda à sa mère de quelle manière le bon Dieu lui avait envoyé cette belle peau.

Les rigueurs de l'hiver forçaient maintenant Geneviève et Benoni à rester de nouveau dans la grotte et ce n'est que quand le temps le permettait qu'ils faisaient de courtes promenades dans le vallon.

— Vois, mon enfant, disait alors Geneviève, en hiver même nous pouvons constater la sagesse de Dieu. Comme tout est maintenant clair, pur et blanc !



Geneviève éduque Benoni.

Tous les arbres et les arbrisseaux sont complètement couverts de voiles étincelants. Vois, là-bas, comme la neige a de magnifiques reflets rouges, bleus et verts quand les rayons du soleil viennent la frapper.

Quoique tous les arbres soient dépourvus de leur feuillage, Dieu a cependant conservé aux sapins toujours verts leurs aiguilles, afin que les animaux de la forêt puissent y trouver un refuge. Les genévriers sauvages portent aussi en hiver des baies bleues, afin que les oiseaux, qui ne sont pas partis pour d'autres climats, puissent se nourrir.

L'eau de notre source ne se congèle jamais, afin qu'ils puissent venir y boire. Tu vois aussi qu'il y pousse toujours de nouvelles herbes fraîches qui servent à entretenir la vie de maintes petites bêtes. C'est ainsi que Dieu montre sa bonté aussi dans la saison rigoureuse.

Quand il faisait très froid et quand la tempête faisait rage, Benoni répandait devant la grotte toutes sortes de graines recueillies en été sur les conseils de sa mère.

Les pinsons, les joyeuses mésanges bleues venaient alors jusqu'à la grotte pour becqueter les graines, ce qui procurait quelque distraction à la mère et à l'enfant.

Toujours d'après les conseils de Geneviève, Benoni faisait en été une certaine provision de foin dont il répandait régulièrement une partie devant la grotte.

Les biches et les lièvres affamés venaient manger sous leurs yeux et les levrauts devinrent si francs, qu'à la fin ils venaient prendre le foin odorant dans la main de Benoni. Il en était de même des chevreux qui finirent par se laisser caresser et par suivre l'enfant quand il s'éloignait de la grotte.

De cette manière la mère et le fils goûtaient encore en hiver maint plaisir innocent.

Geneviève passait cependant aussi beaucoup d'heures bien tristes.

Elle obligeait Benoni, vu son jeune âge, à se coucher de très bonne heure et, une fois endormi, il ne se réveillait plus de toute la nuit. Pendant des heures, elle devait donc rester silencieuse au milieu de l'obscurité la plus complète.

« Ah ! se disait-elle souvent en poussant un profond soupir, si je disposais seulement d'une petite lampe qui répandrait sa joyeuse lumière dans cette sombre grotte, ce serait un grand bienfait de Dieu. Si j'avais aussi un bon livre ou du lin et un rouet, que je m'estimerais heureuse ! La dernière de mes servantes, oui, la plus pauvre des filles de mon comté, sont maintenant plus heureuses que moi. Elles filent maintenant, auprès de leur petite lampe, dans une pièce bien chauffée et les heures passent agréablement pour elles en des conversations et des récits de toute sorte. »

Mais un instant après son cœur s'élevait de nouveau vers Dieu et elle disait :

— Ah ! qu'il est bon de Vous connaître, Dieu tout-puissant ! Sans Vous je ne saurais à qui parler pendant ces tristes nuits d'hiver ; sans Vous je serais morte depuis longtemps d'ennui et de découragement dans cette grotte, mais à chaque contrariété que nous remontrons dans la vie Vous nous envoyez toujours une consolation.

Maladie de Geneviève.

Fatiguée, elle s'étendit sur la pierre qui lui servait de couchette.

D'un trait, elle vida une calebasse d'eau et quand elle reposa la tête fatiguée sur son dur oreiller, son visage s'empourpra soudainement ; la malheureuse était prise de fièvre. Pendant plusieurs nuits, le froid empêcha Geneviève de trouver du repos.

Benoni qui, depuis son enfance, était habitué à une nourriture frugale et à la vie dure, se ressentait moins de rigueurs de l'hiver.

Mais sa mère, la princesse, qui avait passé sa jeunesse dans des appartements dont le sol était recouvert de tapis et de peaux, souffrait énormément dans la grotte. Sa santé s'en altéra.

— Ah ! disait-elle souvent en versant des larmes, si je pouvais faire un peu de feu, je le considérerais comme une grande grâce de Dieu. Pourtant le bois ne manque pas ici, mais, hélas ! je n'ai pas les moyens de l'allumer. À quoi me ser-

virait-il de ramasser du bois mort dans la forêt, si je dois mourir de froid, que votre volonté s'accomplisse, mon Dieu.

Son visage se transformait rapidement ; le léger incarnat de ses joues disparut, ses yeux perdirent leur éclat et s'enfoncèrent dans leurs cavités ; elle devint très maigre et au bout de peu de jours, elle était devenue un véritable image de la misère.

— Chère mère, dit Benoni, les larmes aux yeux, tu as l'air si malade... J'ai peine à te reconnaître... Comment cela fait-il ?

— Mon chère enfant, répondit Geneviève d'une voix faible, je suis en effet fort malade et je crois que la mort n'est pas loin. Mes yeux ne verront plus le soleil, mes oreilles n'entendront plus ta voix. Mon corps, rigide et froid, sera étendu sur le sol et je ne pourrai plus faire le moindre mouvement.

En entendant ces lugubres paroles l'enfant se jeta à son cou en pleurant.

— Mère, chère mère, répétait-il continuellement, ne meurs pas, je t'en supplie, ne meurs pas.

— Ne pleure pas, mon enfant, dit Geneviève, je n'ai pas le pouvoir de vivre aussi longtemps que je le désire. Dieu veut que je meure.

— Dieu veut que tu meures ? dit Benoni plein d'étonnement ; mais n'as-tu pas dit toujours que Dieu était si bon ? Comment peut-Il vouloir maintenant que tu meures ? Tiens, je ne saurais prendre la vie au plus petit oiseau et Lui...

— Tu as raison, mon enfant, interrompit la comtesse. S'il est vrai que tu ne saurais me laisser périr ou me tuer, Dieu le saurait encore moins que toi. Lui, qui vit éternellement, nous accorde aussi la vie éternelle. Mais il faut que je t'explique ces choses pour que tu les comprennes. Tu te rappelles, mon fils, que j'ai enlevé et mis de côté ma vieille robe parce qu'elle était usée et que Dieu m'avait procuré un autre vêtement ? Le corps mortel est comme cette robe usée, je dois le laisser sur terre ; il périra comme cette vieille robe, mais moi-même j'irai auprès de Dieu, notre cher Père dans le ciel. Il me donnera alors un corps beaucoup plus beau. Ah ! on est bien heureux au ciel ; on n'y souffre pas de froid, on n'y est jamais malade ; on n'y pleure, on n'y soupire jamais ; le chagrin y est inconnu et la joie y est éternelle. De même que le printemps est plus beau que l'hiver, le ciel est plus beau que la terre ; le plus beau jour de printemps ressemble à une rude et sombre nuit d'hiver en comparaison de la beauté et de la majesté du ciel. Celui qui vit selon la loi divine entrera un jour dans cette céleste demeure.

— Mère, dit Benoni, je veux t'accompagner ; je ne puis rester seul ici au milieu des animaux de la forêt, car ils ne me répondent pas quand je leur adresse la parole. Je veux mourir aussi et déposer cette enveloppe charnelle.

— Quand je ne parlerai plus, quand ma respiration se sera arrêtée, que mes yeux seront clos et mes lèvres blanches, que ma main restera froide et rigide, demeure encore quelques jours ici. Quand tu sauras alors avec certitude que je suis

morte et tu le sauras parce que la décomposition de mon corps ne te permettra pas de rester plus longtemps dans la grotte, tu quitteras ce désert et tu marcheras dans la direction où le soleil se lève. Tu suivras alors le cours d'eau que je t'ai indiqué du haut de la montagne. Après un ou deux jours de marche, tu atteindras la lisière de cette immense forêt et tu verras devant toi une grande et belle plaine habitée par des milliers d'hommes.

— Oui, j'irais à eux, dit Benoni, pour leur dire : Nous devons tous mourir tôt ou tard. Amendez-vous, sinon le royaume des cieus ne vous appartiendra jamais!... Mais s'ils ne me croient pas ?

— Mon enfant, répondit Geneviève, les hommes savent depuis longtemps qu'ils doivent mourir ; mais malgré cela ils ne s'amendent pas. Ils vivent dans l'abondance ; la terre produit pour eux les plus beaux fruits, tels qu'on ne saurait les trouver dans ce désert, ils ont des mets et des boissons exquis ; ils portent des vêtements dont la couleur est aussi belle que celle des fleurs et qui, chez les hommes puissants, sont souvent ornés de choses précieuses qui scintillent comme des étoiles. Ils n'habitent pas de sombres grottes comme nous ; leurs demeures sont si belles que je ne pourrais vous en faire la description ; vous ne me comprendriez pas. En hiver, ils ont dans leurs habitations quelque chose qui ressemble à un soleil ; c'est le feu, que tu ne connais malheureusement pas encore. Le feu répand dans les habitations une chaleur tout aussi agréable que la chaleur répandue au printemps et en été par le soleil même. Le feu permet encore de voir en pleine nuit presque aussi bien qu'en plein jour. Le plus grand nombre des hommes ne remercient cependant pas le bon Dieu de tous ces bienfaits ; ils pensent à peine à Lui. Ils se tourmentent et se haïssent souvent autant qu'ils le peuvent. Des hommes meurent presque tous les jours, mais les autres ne s'en inquiètent pas et continuent à vivre comme s'ils pouvaient rester éternellement sur cette terre.

— Alors je ne veux pas y aller du tout, s'écria Benoni, car alors les hommes ne sont pas seulement aussi méchants que les loups, mais ils sont encore moins intelligents que notre biche qui ne comprend pas un mot de ce que nous disons. Je ne désire pas les belles choses que possèdent ces hommes, ni leur bonne nourriture et je préfère rester ici au milieu des animaux. Ceux-ci s'entendent très bien, sauf le loup et le renard ; ils ne font pas de mal l'un à l'autre et se nourrissent paisiblement d'herbe et de plantes. Je reste auprès de notre biche et je ne vais pas chez les hommes.

— Tu dois cependant aller vers eux, mon cher enfant, dit Geneviève, tu dois aller trouver ton père, qui est un brave homme ; comme je te l'ai déjà dit, il s'est laissé abuser par des hommes méchants. Il ne sait pas que nous sommes ici ; oui, il ne sait même pas que nous vivons encore, car il croit que nous avons été tués tous les deux. Il croit que je suis la mère la plus coupable qui puisse se rencontrer sur terre, car des hommes méchants n'ont pas craint de mentir.

— Mentir ? demanda Benoni, je ne comprends pas cela, chère mère.

— Mentir, répondit Geneviève, c'est ne pas dire la vérité ; c'est parler autrement qu'on ne pense. Ainsi les hommes se disent, par exemple, qu'ils s'aiment, alors qu'ils ne peuvent se supporter ; voilà ce qu'on appelle mentir.

— Mais comment les hommes peuvent-ils faire cela ?... dit Benoni d'un air rêveur.

— Parce qu'ils sont pour la plupart méchants.

— Alors il y a peu d'hommes qui soient bons ?

— Il y en a heureusement qui sont bons, mais les méchants sont ceux qui ont oublié qu'il y a un Dieu au ciel et qui ont oublié ses commandements.

— Et mon père ? demanda Benoni.

— Il est bon, mais il a été trompé, comme je te l'ai déjà dit.

Puis elle raconta à son fils tout ce que celui-ci était à même de comprendre de sa triste histoire.

— Oui, mon enfant, ajouta-t-elle, tu dois aller à Sigefroi, ton père, et s'il lui arrivait de ne pas te croire, tu lui montrerais cette bague.

Et la malheureuse lui montra le bijou que le comte lui avait mis au doigt, au pied de l'autel, le jour heureux de leur mariage.

— Et cette bague vient de mon père ? demanda Benoni plein de joie. Ah ! mère, laisse-moi voir cela de près. J'ai déjà vu beaucoup de belles choses de mon Père qui est au ciel, le soleil, la lune, les étoiles, les fleurs, mais je n'ai jamais vu quelque chose de mon père qui vit ici sur la terre.

Geneviève lui remit la bague.

— Que c'est beau ! dit Benoni. Mon père a-t-il encore de ces belles choses et m'en donnera-t-il quelques-unes ?

— Certainement, mon enfant, répondit Geneviève en remettant la bague au doigt. Quand j'aurai cessé de vivre, tu prendras cette bague, car je ne l'enlèverai plus jamais ; je veux la porter jusqu'à ma mort, de même que je conserverai dans mon cœur, jusqu'à mon dernier jour, l'amour et la fidélité jurés à ton père. Oui, l'amour que je lui porte est pur comme l'or de cette bague et ma fidélité égale le cercle de cette bague auquel il n'y a pas de fin et qui est donc l'image de l'éternité. Quand tu seras arrivé parmi les hommes, poursuis la comtesse, tu leur demanderas où se trouve le comte Sigefroi et tu les prieras de te conduire auprès de lui. Mais ne dis à personne qui tu es, ni d'où tu viens, ni ce que tu veux du comte. Tu ne peux surtout faire voir à personne cette bague. Quand tu seras en présence du comte, ton père, tu lui remettras la bague et tu lui diras : « Mon père, cette bague vous est envoyée par Geneviève, ma mère, pour prouver que je suis votre fils. Elle est morte, il y a quelques jours ; elle vous adresse un dernier adieu et

vous a fait dire par moi, qu'elle était innocente et quelle vous a pardonné le mal involontaire que vous lui avez fait. Elle espère vous revoir au ciel, puisqu'il ne lui a pas été donné de goûter encore ce bonheur sur terre. Elle vous invite à être bon, à ne pas pleurer sa perte et à prendre soin de moi. » N'oublie pas de lui dire surtout, mon enfant, que j'étais innocente et que je n'avais jamais cessé de lui être fidèle ; que je l'ai déclaré encore à ma dernière heure et que je suis morte avec cette assurance sur les lèvres. Fais-le-lui bien comprendre. Dis-lui aussi qu'à l'heure de la mort je l'aimais encore autant que je t'aime. Tu lui raconteras comment j'ai vécu ici et comment je suis morte. Tu le prieras aussi de faire enlever mes restes mortels de cette grotte et de les faire transporter au caveau de ses ancêtres parce que je n'étais pas indigne d'eux, quoique les gens m'aient tenue pour une femme adultère et perdue d'honneur. Il faut que je te dise autre chose encore. De même que tu as un père et une mère, j'ai aussi des parents, mais ils sont très âgés déjà. Mais j'ignore, hélas ! s'ils ont survécu ou non au chagrin dont j'ai été la cause involontaire, puisque j'étais innocente. S'ils sont encore en vie, supplie ton père qu'il te conduise immédiatement auprès d'eux. Quand ils te verront, leur petit-fils adoré, ils ressentiront une très grande joie, ils seront heureux et tout le chagrin de ces sept longues années sera oublié. Car toi, mon bon père, ajouta-t-elle en éclatant en sanglots, tu dois avoir pleuré ta fille et toi, ma chère mère, tu as sans doute répandu beaucoup de larmes pour ta Geneviève. Ah ! mes chers parents, je voudrais contempler encore une unique fois votre visage avant de mourir. Si vous saviez que je suis encore en vie et que je me trouve ici, vous accourriez pour me revoir une dernière fois. Mais, hélas ! vous croyez, comme tant d'autres, que depuis longtemps mon corps est réduit à l'état de poussière à l'un ou l'autre endroit de ce désert... Nous nous reverrons cependant au ciel. Ah ! que l'espérance d'une vie future est douce pour les cœurs affligés. Sans cette consolation, les malheurs de cette terre seraient vraiment trop lourds à porter et nous, pauvres créatures humaines, nous nous adonnerions sans doute au plus grand désespoir. Tu pleures, mon enfant... pardonne-moi de te causer du chagrin, mais il faut bien que je te parle de ces tristes choses. Vois comme Dieu sait tout prévoir ; tu perdras bientôt ta mère, mais par contre Il te fera retrouver un bon père. Ne pleure donc pas, mon enfant ; une joie indicible s'emparera du cœur de ton père quand il verra que son fils chéri, qu'il n'a jamais pu contempler, vit encore. Il t'embrassera, te prendra dans les bras et sur les genoux, il te pressera sur son cœur, t'appellera son fils ; il te fera parler longuement de ta mère et il versera des larmes de joie. Il t'aimera autant que je t'aime et il te fera plus de bien que moi, ta pauvre mère, ne pourrais jamais t'en faire.

Les larmes empêchèrent Geneviève de continuer ; elle laissa retomber la tête sur sa dure couchette et son état de faiblesse ne lui permettait pas de proférer encore une parole.

Geneviève recouvre la santé.

Le rude hiver avait, une fois de plus, fait place au gai printemps.

Les rayons du soleil de midi avaient déjà une certaine force et faisaient fondre le givre et la glace qui retombaient en larges gouttes.

L'état de Geneviève empirait cependant de jour en jour.

Elle ne voyait devant les yeux que la pâle mort et elle s'apprêtait à entrer dans la vie éternelle.

— Ah ! dit-elle, je suis privée de la consolation de voir à côté de moi un prêtre pour m'encourager et me donner les derniers Sacrements pour entreprendre le grand voyage vers l'éternité. Mais vous, mon Dieu, vous le premier des prêtres, vous êtes auprès de moi, comme vous êtes toujours aux côtés de ceux qui souffrent et ont recours à vous. Vous voulez descendre, pour le reconforter, dans chaque cœur qui souffre et qui vous aime. N'avez-vous pas dit : « Voyez, je me trouve devant la porte ; frappez. Si quelqu'un veut entendre ma voix et m'ouvrir, j'irai à lui et je partagerai avec lui son repas ; comme il partagera le mien. »

C'est ainsi que la pauvre comtesse parla. Elle pria encore longtemps, les mains jointes et les yeux levés au ciel.

Toute la journée et une partie de la nuit, Benoni se tenait auprès d'elle ; le pauvre garçon ne savait plus boire ni manger. Il accomplissait tous les désirs qu'il pouvait lire dans les yeux de sa mère et il la soignait avec un vrai dévouement filial.

Il prenait des poignées de mousse et il essayait, aussi haut que ses petits bras le permettaient, les parois humides de la grotte pour empêcher l'eau de tomber en gouttes sur sa mère. Il alla cueillir sur les rochers et les arbres de la mousse sèche et quand il en eut rassemblé une grande quantité, il en fit une couchette nouvelle pour sa mère.

De temps en temps il allait à la source avec une calebasse pour la remplir d'eau fraîche et en revenant il disait :

— Veux-tu boire, chère mère ? Tu as les mains brûlantes et tes lèvres sont desséchées.

Puis il approchait avec une calebasse de lait tiède, en disant :

— Bois, mère ; le lait est si bon et il te fera tant de bien.

Parfois il prenait Geneviève dans ses petits bras et disait :

— Mère, petite mère que j'aime tant, je voudrais être malade et mourir à ta place...

Certain matin, la comtesse avait goûté quelques heures d'un profond et paisible sommeil. À son réveil, elle se sentit plus forte et plus courageuse.

La petite croix qu'elle s'était fait remettre par Benoni et qu'elle tenait souvent



Geneviève pense que sa dernière heure est proche.

serrée dans la main pendant sa longue maladie, lui était échappée pendant son sommeil. En se réveillant, elle la chercha et dès que Benoni vit ce qu'elle désirait, il lui remit la petite croix entre les mains.

— Mais, mère, demanda l'enfant, pourquoi tiens-tu donc toujours dans les mains ces petites branches de bois ?

— Cher enfant, répondit Geneviève, j'espérais pouvoir vivre plus longtemps, car j'ai encore beaucoup de choses à t'apprendre ; je vois maintenant qu'il ne faut jamais remettre à demain une chose utile qu'on peut faire aujourd'hui.

Je t'ai déjà appris que notre Père, qui est au ciel, a aussi un Fils qui Lui ressemble en tous points ; je n'ai cependant pas encore eu l'occasion de te faire connaître tout ce que le Fils de Dieu a fait pour nous, car il y a beaucoup de choses que tu n'aurais pu comprendre, puisque tu as vécu jusqu'ici dans un désert et isolé du restant du monde. Maintenant que tu sais qu'il y a beaucoup d'hommes sur la terre et comment ils vivent, que tu as appris et que tu sais, en me voyant ce que c'est la mort, j'essaierai de te faire comprendre les points principaux de l'histoire du Fils de Dieu. Tu comprendras alors ce que signifient les petites branches de bois, comme tu les nommes, que je tiens à la main. Écoute attentivement ce que je vais te dire et prends bien à cœur les paroles de ta mère. Dieu, notre bon Père, avait beaucoup de chagrin, parce que les hommes étaient si mauvais et par conséquent si misérables qu'ils n'auraient jamais pu entrer au ciel.

Alors Il a envoyé sur la terre son Fils bien-aimé pour amener les hommes à s'amender. Le nom sacré du Fils de Dieu est Jésus-Christ. Dieu le Fils était aussi bon et aussi puissant que Dieu le Père. Quand Il était encore enfant et beaucoup plus petit que toi, Il se trouvait aussi avec sa chère mère dans une caverne comme nous. Quand il eut grandi et qu'il eut atteint un peu plus que mon âge, Il a habité aussi pendant un certain temps un désert encore plus triste et plus sauvage que celui-ci. C'est là qu'il a prié continuellement pour que tout ce qu'il voulait apprendre aux hommes et faire pour eux, ne fut pas en vain. Il est allé alors vers les hommes et il leur a annoncé que le Père, qui est au ciel, L'avait envoyé à eux, que ce Père céleste était si bon, qu'il les aimait si tendrement et que tous les hommes étaient les enfants de ce bon Père ; Il les exhorta ensuite à être bons à leur tour et d'aimer ce Père et les autres hommes de tout cœur. Celui qui écouterait le Fils de Dieu, disait-Il et s'amenderait, entrerait un jour au ciel où il goûterait toutes les joies et tous les bonheurs ; mais celui qui ne l'écouterait pas et qui ne suivrait pas ses exemples, n'entrerait jamais au ciel, mais dans un lieu où il souffrirait de grandes peines. Mais les hommes ne voulurent pas croire que Jésus-Christ était le Fils de Dieu qui habite le ciel et que Dieu le Père avait envoyé son Fils à eux. Alors Il leur donna la preuve qu'il était aussi puissant que son Père. Ainsi, une mère, comme moi, était un jour malade, comme je le suis maintenant ; elle avait une mauvaise fièvre ; personne ne pouvait la secourir. Alors Jésus-Christ la prit simplement par la main, comme cela, et aussitôt la pauvre femme était guérie et ses joues redevinrent rouges comme autrefois. Un autre jour, une mère avait perdu son fils unique ; comme moi, elle n'avait qu'un enfant qu'elle adorait. Le fils était froid et rigide et on était déjà sur le point de le porter en terre. Tu peux comprendre combien cette pauvre mère avait du chagrin et comme elle pleurait. Mais Jésus-Christ la voyant lui dit : « Ne pleure plus ! » Et au fils, il dit : « Lève-toi ! » Et le Fils de Dieu prit par la main l'enfant auquel il venait de rendre la vie et le conduisit vers sa mère qui fut bien heureuse. Malgré ces preuves, les hommes ne voulurent pas croire que Jésus-Christ était le Fils de Dieu et que son Père l'avait envoyé sur terre. Il ne pouvait supporter de lui entendre dire sans cesse qu'ils étaient mauvais et qu'ils devaient s'amender. Alors les hommes prirent deux pièces de bois et les réunirent, comme ces petites branches, que je tiens dans la main, sont réunies. On appelle cela une croix. Puis ils percèrent ses mains et ses pieds de clous — les clous sont des objets qui ressemblent aux épines, mais ils sont beaucoup plus grands et plus durs — et ils l'attachèrent ainsi sur la croix, les bras tendus. Le sang coulait des blessures, faites par les clous, aux mains et aux pieds de Jésus-Christ et Il devait mourir. Mais les hommes riaient et insultaient le Fils de Dieu pendant qu'il se trouvait sur la croix. Et cependant Il n'avait fait de mal à personne ; Il voulait leur bien et Il avait aidé tous ceux qui avaient voulu se laisser aider par Lui.

— Ah ! que ces hommes étaient méchants ! Qu'ils étaient méchants ! s'écria Benoni. Mais le bon Dieu a-t-il donc, permis aux hommes de faire tant de mal

et ne les a-t-Il pas écrasés par le tonnerre ? Moi, à sa place, je l'aurais fait !

— Mon cher enfant, répondit la mère, le Fils de Dieu a prié pour eux et Il a dit à son Père : « Père, pardonnez-les, car ils ne savent pas ce qu'ils font. » Oui, par par amour, Il a donné sa vie pour ces hommes méchants aussi bien que pour nous. Il est mort pour permettre à tous les hommes d'entrer au ciel. S'il ne nous avait pas tant aimés, personne n'entrerait au ciel, pas plus toi que moi. C'est aussi par amour pour nous deux qu'il est mort sur la croix.

Pendant tout le temps que sa mère avait parlé, Benoni était resté immobile et avait écouté avec la plus grande attention, tandis que les larmes descendaient le long de ses joues, l'impression produite sur lui était d'autant plus grande et profonde, qu'il entendait parler de toutes ces choses pour la première fois.

— Ah ! que le Fils de Dieu était bon ! dit-il, en essuyant les yeux au moyen de sa peau de cerf. Est-il retourné maintenant au ciel ?

— Oui, mon enfant, répondit Geneviève. Il a été enlevé de la croix après sa mort. Son corps fut déposé dans une grotte, à peu près comme celle-ci et on enferma l'entrée au moyen d'un quartier de roche. Mais avant l'expiration du troisième jour, il ressortit vivant de la grotte. Quelques hommes cependant n'étaient pas aussi mauvais que les autres ; ils avaient écouté la parole du Fils de Dieu et s'étaient amendés. Ils l'aimaient sincèrement et avaient pleuré sa mort. Il se rendit vers ces hommes et juge de leur joie quand ils Le revirent vivant ! Il leur dit alors qu'il retournait auprès de son Père au ciel. Ils en témoignèrent beaucoup de regret, mais Il leur dit : « Ne pleurez pas et consolez-vous. Voyez là-haut, dans la demeure de mon Père, il y a suffisamment de place pour vous. Je vous précède pour préparer votre place. Faites uniquement ce que je vous ai dit et un jour vous viendrez où je suis. Je vous reverrai et alors votre bonheur sera complet et personne ne pourra plus jamais le troubler. Sur cette terre aussi et quoique vous ne me verrez plus, je serai toujours auprès de vous jusqu'à la fin des siècles tout en restant invisible. » Puis Il leur donna la bénédiction et ils Le virent monter toujours plus haut vers le ciel jusqu'à ce qu'un nuage lumineux Le déroba à leurs regards.

— Ce devait être bien beau ! dit Benoni. Mais sait-Il que nous vivons ici dans ce désert, que tu as été bien malade, que tu as tant souffert de froid et Le verrons-nous un jour dans le ciel ?

— Certainement, répondit Geneviève. Il nous voit et partout où nous nous trouvons, il est auprès de nous, et nous aime, fait naître de bonnes pensées dans nos cœurs et Il nous aide à devenir parfaits afin que nous puissions entrer plus tard au ciel. Car, vois-tu, mon enfant, tu es bien un bon fils et tu m'as déjà donné beaucoup de joie, mais tu n'es pas encore ce qu'on peut appeler parfait. Tu le deviendras avec un peu de peine et si tu veux veiller toujours sur tes actions. Vois, si les hommes méchants t'avaient privé de la vie, tu n'aurais certainement

pas prié pour eux comme l'a fait le Fils de Dieu. Non, tu ne l'aurais pas fait, car il y a peu d'instants que tu as dit que tu les aurais tués tous pour les punir, si tu en avais eu la force. Tu vois déjà par ce fait que tu es loin d'être aussi bon et aussi aimant que le Fils de Dieu et nous devons cependant devenir aussi bons et aussi aimants que Lui, si nous voulons être agréables à Lui et à son père et mériter d'entrer un jour au ciel. Et c'est précisément pour que nous devenions aussi bons et aussi aimants que Lui que le Fils de Dieu veut nous aider. C'est pour cette raison qu'Il est venu sur terre et qu'Il est mort pour nous sur la croix. Tu comprends sans doute maintenant, cher Benoni, pourquoi j'ai toujours cette petite croix à la main. Elle nous rappelle l'amour de Celui qui a souffert et est mort pour nous sur la croix. Elle nous apprend que nous aussi nous devons souffrir et mourir, ce qu'on appelle notre croix sur la terre, pour devenir dignes d'entrer au ciel. Ah ! mon enfant, poursuivait la comtesse en regardant Benoni les yeux pleins de larmes, je ne possède rien que je puisse vous laisser comme souvenir que cette simple petite croix ; mais, quand je serai morte, tu la prendras de mes mains et tu la conserveras précieusement. N'aie pas honte, mon fils, quand tu seras grand et riche, de conserver ce seul souvenir de ta mère, à la meilleure place de ta luxueuse demeure future. Pense, chaque fois que tu la regarderas, à Celui qui est mort un jour sur la croix par amour pour toi et pense alors aussi à ta mère qui est morte en tenant cette croix dans la main. Renouvelle alors chaque fois ton intention de rester bon, de ne pas souiller ton âme par des péchés, d'aimer tes semblables, de leur faire du bien et même de donner pour eux ta vie si la chose peut leur être utile et même si tu prévoyais qu'ils ne vous en seraient pas reconnaissants. Oui, quand en regardant cette croix tu te proposeras de faire tout ce que je viens de te dire et que tu le feras réellement, alors ce seul souvenir que t'a laissé ta mère aura plus de valeur que le riche héritage que tu peux attendre de ton père.

Les efforts que Geneviève avait faits pour pouvoir parler si longtemps, avait épuisé sa voix et elle dut s'arrêter pour prendre quelque repos.

Quand elle sentit qu'elle avait repris un peu de forces, elle poursuivait :

— Je n'ai qu'une crainte, c'est que tu n'arrives pas sans accident jusqu'auprès de ton père, car la route à travers de cette forêt épaisse t'obligera à gravir des rochers abrupts, à descendre dans de profonds précipices ; ce sera rude, dangereux et long pour toi qui n'es encore qu'un faible enfant. Mais le bon Dieu t'aidera afin que tu parviennes à rejoindre heureusement le père qu'il t'a donné ici sur terre, de même qu'il désire nous guider sur la route beaucoup plus périlleuse de la vie, afin que nous puissions arriver sains et saufs jusqu'auprès de Lui, qui est notre Père, éternel, pour le contempler dans toute sa splendeur. N'oublie pas non plus de te pourvoir de quelques Calebasses remplies de lait, afin de ne pas mourir en route de faim ou de soif. Tu prendras aussi ce gros bâton pour te défendre contre les animaux sauvages. Tu n'es encore qu'un enfant, mais Dieu, qui a permis à moi, faible femme, de mettre en fuite un loup sanguinaire, te prendra

sous sa garde. Celui qui a confiance en Dieu parvient à surmonter les plus grands obstacles et les plus grands dangers de la vie.

Quand, vint le crépuscule, la faiblesse de Geneviève devint excessive ; elle avait tant de peine à pouvoir respirer, qu'une sueur moite couvrit son visage. Alors, dans un suprême effort, elle rassembla toutes ses forces, s'assit sur son séant sur sa couchette de mousse, regarda tristement son fils assis à côté d'elle et dit d'un ton si ému et si solennel que Benoni s'en troubla :

— Mon enfant, agenouille-toi que je te bénisse comme ma mère m'a bénie quand je me suis séparée d'elle. Je crois que ma fin est proche.

Benoni s'agenouilla en sanglotant, baissa la tête et leva pieusement au ciel ses petites mains tremblantes. Geneviève posa la main sur la belle tête blonde de son fils et dit d'une voix profondément émue :

— Que Dieu te donne sa bénédiction ! Que Jésus-Christ soit avec toi ; que son Esprit guide tes pas afin que tu deviennes un homme bon et vertueux, que tu ne fasses jamais une mauvaise action et que je puisse te revoir un jour au ciel.

Puis elle traça avec le pouce une croix sur le front, la bouche et la poitrine de son fils et dit encore :

— Benoni, quand tu vivras au milieu des hommes et quand tu verras leurs mauvais exemples, garde-toi bien de devenir mauvais à ton tour et quand tu seras considéré, puissant et riche, ne perds jamais le souvenir de ta pauvre mère ! Ah ! si jamais tu oubliais mon amour pour toi, les larmes que j'ai versées pour toi et mes dernières paroles, les paroles de ta mère expirante, si jamais tu devenais mauvais, tu ne pourrais pas me revoir au ciel. Benoni, reste toujours dans le sentier de la vertu !

À ces mots, elle retomba sur sa couchette et ferma les yeux.

Benoni ne savait si sa mère était assoupie ou si elle était réellement morte.

Il s'agenouilla et ne cessa de répéter au milieu de ses sanglots :

— Ô, Dieu tout-puissant, ne laissait pas mourir ma mère ! Jésus-Christ, ressuscitez ma pauvre mère ! Mère, mère chérie, tu ne peux pas mourir !

Geneviève imprima les lèvres décolorées sur la petite croix et comme si son âme s'était envolée dans ce dernier baiser, elle resta sans mouvement.

Mais, peu à peu, la vie renaissait dans la pauvre martyre et enfin elle rouvrit les yeux.

— Le ciel m'a accordé une grande grâce ! dit-elle d'une voix faible. Benoni, mon enfant, prions et espérons.

Sigefroi retrouve Geneviève.

Geneviève s'était levée avant le jour.

La nuit s'était passée pour elle en de doux rêves ; elle se sentait complètement heureuse par la tranquillité de son esprit et par une sensation de bien-être qui s'était glissée dans son cœur.

Avec sa tendresse maternelle habituelle, elle rangea les peaux de moutons autour des épaules de Benoni qui dormait encore sur son lit de branchages et de mousse ; puis elle alla cueillir un bouquet des plus belles fleurs qu'elle déposa dans la grotte devant la petite croix.

Soudain son oreille fut frappée par un bruit lointain qui la déranga dans sa prière. Il lui semble que le sol tremble sous le pas de nombreux chevaux. Les oiseaux de proie battent anxieusement des ailes ; les loups hurlent ; les cerfs et les chevreuils fuient à travers le bois, traversent le vallon et cherchent un refuge entre les rochers.

Le visage de la comtesse se colore et un doux sourire effleure ses lèvres. Le cor de chasse retentit à travers le bois... Ne se trompe-telle pas ?

Elle écoute et s'écrie :

— C'est lui !

Les mains jointes, la pauvre Geneviève continue à tendre l'oreille jusqu'à ce que les sons du cor expirent au loin.

Entretiens Benoni s'est levé.

Le bois semble trembler toujours sous le galop des chevaux. Des flèches traversent en sifflant les broussailles et dans le lointain les sons des cors expirent en de sauvages accords.

Benoni s'était assis sur le gazon à côté de sa mère.

Son visage reflète l'étonnement et l'admiration. Il interroge sa mère, mais Geneviève est distraite. Elle suivait attentivement les tons d'un cor qui lui était particulièrement connu et ce n'est qu'à la question renouvelée de Benoni, qu'elle répond à son fils.

— Mon enfant, dit-elle, c'est une grande chasse, dont je t'ai fait dernièrement la description ; une chasse au sanglier et au gros gibier.

— Ce n'est donc pas une chasse au faucon comme celles auxquelles tu participais autrefois ? demande Benoni.

— Certainement non ! répondit la mère. C'est quelque chose de plus grandiose et de plus terrible en même temps. Pour cette chasse, il faut avoir le bras solide et le coup d'œil sûr afin de vaincre les animaux par la flèche et l'épée autant que par le regard. Il n'y a pas le moindre rapport entre cette chasse et celle au faucon ; cette dernière n'est qu'une simple distraction, qui ne présente aucun

danger, pour les nobles dames, richement habillées, qu'escortent de beaux pages et chevaliers. Je me rappelle encore le palefroi blanc portant la selle que ma mère avait brodé de fil d'or et aussi le beau faucon que j'ai apporté du Brabant à Offtendinck ; mais..., dit-elle en s'interrompant comme si elle allait trop loin, toutes ces choses sont éphémères, mon enfant ; il y a longtemps que je m'en suis détachée et sans toi j'en aurais même perdu jusqu'au souvenir.

— Mère ! mère ! s'écria tout à coup Benoni, ces méchants hommes ont fait mal à notre biche.

Avec la rapidité du vent, la noble bête, qui avait servi de nourrice au fils du comte Sigefroi, s'élança dans la grotte et Geneviève remarqua la trace sanglante que la biche blessée laissait derrière elle sur l'herbe.

La mère et le fils, le cœur serré, vinrent immédiatement au secours de l'animal ami ; ils s'occupaient encore de panser la blessure de celui-ci quand une voix humaine se fit entendre à l'entrée de la grotte :

— Si vous êtes un être humain, montrez-vous !

Geneviève sortit de la grotte après avoir rajusté les peaux de moutons autour du corps. Les longs cheveux blonds recouvraient ses épaules ; elle avait les bras, les jambes et les pieds nus et était pâle et tremblante.

— Qui êtes-vous et comment êtes-vous venue ici ? demanda le comte en reculant d'un pas, car il n'avait pas reconnu la comtesse.

Il n'en était pas de même de Geneviève, car elle répondit en étouffant un sanglot :

— Sigefroi, ... je suis ton épouse !

— Geneviève ! Geneviève ! s'écria le comte éperdu.

Tout semblait tourner autour de lui. Quand il revint à lui, il tomba aux genoux de Geneviève et tournant le regard vers ses traits amaigris, il soupira :

— Tu es donc l'épouse que j'ai tant méprisée ?... Ah pardon !... pardon !

— Cher Sigefroi, je n'ai rien à te pardonner ; je n'ai jamais ressenti la moindre haine pour toi, car je n'ai jamais cessé de t'aimer. Relève-toi et viens dans mes bras.

Il serait impossible de décrire l'émotion qui s'empara du comte et de la comtesse.

Benoni s'était approché timidement et regardait avec curiosité cet homme si richement habillé ; il n'avait jamais vu chose pareille.

Quand le comte vit le beau garçon, une joie immense s'empara de lui.

— Mon fils, mon cher fils ! s'écria-t-il, viens ici, sur le cœur de ton père.

Alors tous trois tombèrent à genoux pour remercier le Ciel de cet heureux événement.



Sigefroi retrouve Geneviève et découvre son fils Benoni.

Comme l'œil de la Providence, le soleil couchant pénétra dans la grotte pour éclairer de ses rayons dorés ce tableau touchant.

Le châtiment de Golo.

Les chandelles, des lustres ornés de verdure, étaient éteintes dans la grande salle des fêtes du château d'Offtendinck ; les veilleuses seules répandaient encore leur lumière tremblotante dans les chambres des seigneurs qui, à la suite des fatigues de la chasse, étaient allés se reposer plus tôt que les jours précédents.

La chambre à coucher de Sigefroi, partagée en deux parties par une draperie de velours était aussi parcimonieusement éclairée.

Dans une des parties ainsi formées de la chambre, Geneviève et Benoni dormaient sur un lit moelleux ; dans l'autre, Sigefroi et Henri de Brabant, assis à une table, causaient.

Henri de Brabant, le coude sur la table et la tête fatiguée appuyée sur la main, écoutait attentivement les paroles du comte palatin qui lui perçaient le cœur, car de grosses larmes descendaient le long de ses joues et tombaient sur son pourpoint ; ses lèvres tremblaient et la sueur froide perlait entre les rides de son front élevé.

Sigefroi lui racontait les malheurs de sa nièce. Il lui parla de l'infâme accusation de Golo ; de la manière miraculeuse dont la Providence avait sauvé la vertueuse princesse et son fils et, après avoir demandé, à genoux, pardon au vieillard pour la faiblesse avec laquelle il avait livré jadis la meilleure des épouses au scélérat, il dit :

— C'est à vous, illustre prince de Brabant, qu'il appartient de décider de quelle manière Golo sera châtié. La fête qui a lieu aujourd'hui, est la fête de la vengeance. Vous êtes l'aîné et le plus sage de nos parents. Ce que vous déciderez se fera.

Un serrement de main fut la seule réponse du noble vieillard.

Sigefroi prit alors la lampe et conduisit le prince Henri au chevet de sa nièce.

Geneviève ouvrit les yeux, mais les referma presque aussitôt. L'émotion l'avait affaiblie énormément et elle avait de la peine à supporter la pâle lumière de la lampe.

— Est-ce toi, mon oncle, Henri, ou bien mon rêve continue-t-il encore ? demanda-t-elle doucement.

— C'est bien moi, ma chère enfant, répondit le vieillard. J'avais encore le deuil dans le cœur quand je suis arrivé ici, mais maintenant c'est le cœur plein de joie que je retournerai en Brabant, car je t'ai revue, ma chère Geneviève.

— Comment vont mes nobles parents ? demanda la comtesse. Le vieillard garda le silence.

— Pourquoi ai-je posé cette question ? dit la comtesse en poussant un soupir ; mes parents, doivent être au ciel ?

Henri de Brabant serra dans sa main froide les doigts frêles de sa nièce et, essuyant une larme vouée au souvenir des chers, morts, il répondit :

— Le ciel est notre patrie commune !

Geneviève sourit, baisa la main du noble vieillard et lui souhaita la bonne nuit.

Le lendemain matin, la comtesse réconfortée par une bonne nuit de repos, regarda la tour où elle avait tant souffert.

Extérieurement, Offtendinck lui semblait ne pas avoir subi de changement. Elle ne voyait cependant les cigognes et les nids d'hirondelles sur les créneaux et aux tours demi-rondes : les chers oiseaux étaient partis avec elle et n'étaient plus revenus.

Comme sept ans auparavant, une femme de chambre se présenta dans la matinée pour habiller la comtesse et, surprise agréable, cette femme de chambre était la jeune Frida, la seule des femmes, servant autrefois à Offtendinck, qui y était restée, car toutes les autres étaient soupçonnées plus ou moins de complicité avec l'intendant Golo.

Frida fut saisie en revoyant sa noble maîtresse.

— La comtesse est devenue bien pâle, mais elle n'en est que plus belle, se dit-elle.

Geneviève reçut la jeune fille comme une amie.

— La méchanceté nous avait séparées, dit-elle, mais la Providence nous a réunies de nouveau.

Puis, retirant le rideau du lit, elle ajouta :

— Voici l'enfant, ma chère Frida.

Frida joignit les mains d'étonnement. Ce beau garçon, dont les belles boucles blondes encadraient le visage d'ange, était-il bien l'enfant qu'elle avait porté, presque, nu, dans ses bras ? Était-ce bien là Benoni ?

Et pourtant elle ne pouvait en douter, car même pendant le sommeil, il était le portrait vivant du comte Sigefroi.

— Madame, me permet-elle d'embrasser le jeune comte ? demanda-t-elle timidement.

La comtesse palatine posa sa main blanche sur l'épaule de la jeune fille.

— Frida, dit-elle d'une voix douce et aimable, vous êtes la seule personne qui n'ait pas douté de mon innocence. Vous avez mieux mérité que ma reconnaissance ; vous avez gagné mon amitié et le jeune comte vous aimera. Je lui ai parlé souvent de vous pendant ma proscription. Quoiqu'appartenant à une autre classe de la société, vous êtes cependant mon égale devant Dieu. La vertu seule distin-

gue l'une créature de l'autre.

La fille de Bora imprima ses lèvres avec tant de douceur sur le front de l'enfant, que celui-ci ne s'en réveilla pas ; puis se tournant vers la mère, elle lui dit :

— Madame, j'ai prié beaucoup à votre intention. J'ai toujours espéré votre retour. Je savais que vous étiez innocente et c'est pourquoi j'espérais que Dieu vous sauverait par un miracle.

Frida avait beaucoup changé dans les dernières années et elle n'était plus la joyeuse jeune fille d'autrefois. Entourée de méchantes gens, elle apprit à connaître le côté noir de la vie. Le chagrin que lui avait causé la mort de sa mère, la fin terrible de la reine de la forêt, et surtout les malheurs de sa vertueuse maîtresse, l'avaient transformée et en avaient fait une jeune fille très sérieuse.

Cette heureuse transformation réjouissait fortement la comtesse. Ce caractère sérieux s'accordait maintenant avec sa propre situation d'esprit ; elle avait trouvé une amie, éprouvée par le malheur, sur laquelle elle pouvait compter dans la joie comme dans l'adversité.

Pendant que la comtesse et la femme de chambre attendaient le réveil de Benoni, que Sigefroi voulait présenter à ses parents, une grande animation régnait partout au château.

La garnison était en grande tenue.

Les seigneurs, absorbés dans de sérieuses conversations, parcouraient les salles et les jardins ; les vieillards, parents de Sigefroi, s'étaient réunis dans la grande salle sous la présidence du prince de Brabant.

À un moment donné, tous les invités, que l'on avait fait chercher dans les couloirs et les jardins, prirent place sur les bancs à côte des vieillards.

Le silence, qui régnait bientôt dans la salle, était si profond que l'on percevait distinctement la lourde respiration d'un seigneur maigre et élancé, à moustache grise, qui siégeait au premier rang à côté d'Henri de Brabant et que toute l'assemblée paraissait tenir en grand honneur.

— Je suis entièrement de votre avis, seigneur de Meifeld, lui dit Henri de Brabant, et j'espère que tous ces nobles seigneurs, ajouta-t-il en s'inclinant, partageront notre manière de voir : le sang réclame du sang.

Des murmures d'approbation accueillirent ces paroles. Et bientôt le silence se fit de nouveau dans la salle.

Ceux qui avaient vu le cortège se rendant au bois et que conduisait Sigefroi, auraient eu de la peine à reconnaître en ces graves seigneurs les joyeux chasseurs de la veille.

La haine et la soif de vengeance se lisait sur maint visage. Ici on remarquait l'amertume ; là le calme qui inspirait plus de terreur que l'expression des passions les plus violentes. Le plus courageux des hommes n'aurait pu contempler cette

grave assemblée sans frissonner.

Des pas lourds et réguliers, comme ceux d'hommes d'armes, se firent entendre. Une porte secrète grinça sur ses gonds rouillés et Golo fut amené devant le tribunal. Il portait des entraves aux mains et aux pieds ; les cheveux et la barbe étaient en désordre ; son regard était chargé de haine et sa bouche était contractée par un sourire moqueur.

Golo répondit à toutes les questions qui lui étaient posées, par des haussements d'épaules et des ricanements.

Le greffier prit un parchemin et donna lecture de tous les méfaits dont le scélérat était accusé. Puis le vieux comte de Meifeld, père du chevalier assassiné par ordre du misérable Golo, prononça la sentence d'une voix tremblante.

Golo fut condamné à la torture, puis à être écartelé par quatre aurochs qui seraient pris dans le bois.

À peine la sentence était-elle prononcée, que Geneviève, habillée de blanc et plus belle que jamais, s'avança majestueusement jusque devant les juges.

— Nobles seigneurs, dit-elle en s'agenouillant et en joignant les mains, pardonnez au plus misérable des hommes. Souvenez-vous de Celui qui, sur la croix même, pardonna, au malfaiteur repentant.

Comme personne ne répondait, elle renouvela jusqu'à trois fois la même prière.

Alors les princes de Brabant et le comte de Meifeld se levèrent et répondirent :

— La justice exige une réparation par le sang !

— Vengeance ! Vengeance !... Le calomniateur, l'assassin, le chevalier indigne, doit mourir !... Vengeance !

Tels furent les cris qui partirent de cent bouches à la fois.

Le comte palatin se leva alors. D'un geste plein de dignité, il imposa silence à l'assemblée et dit :

— Oui, le sang des victimes réclame le sang du coupable ! Qu'il ne puisse être dit cependant que la fidèle compagne de ma vie a supplié, en vain, en invoquant l'exemple du Dieu de miséricorde, que les hommes soient miséricordieux envers le coupable.

La peine de mort, prononcée contre Golo fut donc commuée en sept ans de pénitence. Chargé de chaînes, il devait visiter plusieurs lieux de pèlerinages célèbres et chaque année, à une date fixe, il devait se trouver devant la tombe du Rédempteur du monde.

Golo, les mains enchaînées, le carcan au cou, les pieds nus et accompagné d'hommes d'armes, partit dès le lendemain.

Les souffrances du pénitent furent plus terribles pour lui qu'une exécution

capitale.

Habitué au luxe et à la vie facile qu'il avait menée à Offtendinck où il avait régné en maître, les privations de toutes sortes qu'il devait endurer n'en furent que plus lourdes pour lui. Il devait marcher, bon gré mal gré, à travers les plaines et les bois, les montagnes et les vallées ; il devait marcher, marcher toujours, comme le juif errant, en expiation de ses méfaits. Il grinçait des dents, secouait ses chaînes, regardait son escorte avec des yeux flambant de rage impuissante.

Rien n'y fit. La haine qui le dévorait rendait ses souffrances encore plus terribles.

Les hommes d'armes qu'il regardait d'un air menaçant, haussaient les épaules avec mépris ; il leur avait fait subir assez longtemps sa tyrannie. Maintenant, ils avaient le cœur plein de pitié pour la pauvre Geneviève et de dégoût pour son bourreau.

Golo était livré à lui-même et devait faire pénitence.

À la fin, le remords entra dans son âme et Dieu sait si ce n'était pas grâce à Geneviève qui n'oubliait jamais dans ses prières, de demander pardon pour ses ennemis.

Quelques années plus tard, on reçut à Offtendinck la nouvelle que Golo, le cœur déchiré par le remords, était mort à Jérusalem devant la tombe du Rédempteur des hommes.

Mort de Geneviève.

Il s'était passé une année depuis la rentrée de Geneviève au château d'Offtendinck, année qui se passa comme un rêve pour Sigefroi. Son épouse et son fils étaient les objets constants de ses soucis, de son amour ; pas un de leurs désirs qui n'eût reçu satisfaction.

Un second berceau avait été construit dans le parc, à côté de celui que Geneviève avait tant aimé, et servait à la biche dont la mère et le fils n'avaient pas voulu se séparer.

Les dames qui tenaient le plus à Geneviève, entre autres la demoiselle d'Offtendinck et la belle demoiselle de Meifeld, avaient été rappelées au château. La chambre de travail avait été rouverte et les anciennes relations avec l'abbesse de *Ter Huren* avaient été reprises.

Les pèlerins et les ménestrels jouissaient de nouveau de la gracieuse hospitalité qui leur était offerte au château de Sigefroi, où Geneviève tenait de nouveau le sceptre comme la reine de l'amour conjugal et de la paix.

Benoni goûtait en plein tous les bonheurs que pouvait lui offrir sa nouvelle situation. Il grandissait au côté de son père, mais quand Sigefroi avait à s'occuper des affaires du pays, il jouait, en compagnie de sa mère, avec la biche, la douce

amie de ses premières années.

L'enfant passait d'un étonnement à l'autre. Tout lui paraissait étrange et merveilleux et, dans son inexpérience, il plaçait parfois l'œuvre humaine au-dessus des chefs-d'œuvre de la nature.

Geneviève seule ne changeait pas. Elle avait rompu avec le monde et son luxe.

La grotte, qui l'avait abritée jadis, lui paraissait être plus grandiose que les palais des Césars. Les beautés de la nature dépassaient pour elle tout ce que le génie humain pourrait jamais inventer et créer. Son rapprochement du Créateur de toutes choses, éloignait parfois son âme des créatures et souvent elle revivait, dans l'idée, dans la solitude où elle avait fini par se trouver, heureuse.

— Geneviève ! chère Geneviève ! lui dit le comte certain jour, chère Geneviève, il y a aujourd'hui juste un an que la Providence m'a permis de te retrouver, de presser mon fils sur mon cœur pour la première fois et que toutes mes souffrances se sont transformées en joie. Te sens-tu assez forte pour entreprendre l'excursion jusqu'aux rochers ?

— Sigefroi ! cher Sigefroi ! comme tu es bon et prévenant, répondit-elle tandis que son regard resplendissait de joie. Depuis que je suis rentrée à Offtendinck, il ne s'est pas passé un jour sans que j'ai revu, dans l'esprit, l'endroit où la Providence m'a donné tant de preuves de Sa puissance.

— Te sens-tu réellement assez forte pour arriver jusque-là ? Car, je ne dois pas te le cacher, Geneviève, tu n'es pas encore complètement remise de la faiblesse provenant des privations de toutes sortes que tu as endurées.

Geneviève rassura son époux et les préparatifs, pour l'excursion furent ordonnés.

Bientôt une barque, conduite par quatre rameurs, quitte les fossés du château par la porte de fer et prend la direction du bois. L'embarcation s'arrêta juste à l'endroit où les bourreaux avaient débarqué Geneviève et son enfant pour exécuter les ordres de Golo.

Un cri de surprise sortit de la poitrine de la comtesse. Les arbres et les broussailles avaient disparu. Une large allée s'étendait depuis la rivière jusqu'à la grotte ; à côté de celle-ci se dressait une belle chapelle surmontée de cinq tourelles qui semblaient former une couronne avec la coupole.

Benoni, précédé de la biche, se précipita en avant, accompagné de Frida.

Geneviève et le chapelain d'Offtenlinck suivirent à pas lents et plongés dans de profondes réflexions.

Que de souvenirs pour la comtesse ! Souvenirs de souffrances corporelles et de consolations de l'âme de misères humaines et de félicités célestes.

De ferventes prières furent adressées dans la chapelle à Dieu par reconnaissance pour le triomphe de la vertu.

Dans le bois et au bord de la rivière, Geneviève cueillit des fleurs pour les offrir à la Vierge sous la protection de laquelle elle s'était placée durant son exil et dont l'image ornait l'autel.

Tandis que Sigefroi, accompagné de Benoni et de sa suite, se promenait dans le bois et entre les rochers, Geneviève était agenouillée sur la pierre qui lui avait servi si longtemps de prie-Dieu.

Son âme planait de nouveau dans l'infinité des cieux et dans son extase il lui semblait que la Mère du Christ lui remettait la couronne de l'immortalité.

Le chapelain s'était approché lentement de l'autel et il pria à haute voix :

— Dieu Tout-Puissant, Vous voyez ici, prosternée au pied de votre trône, la pieuse comtesse palatine qui, dans toutes ses misères, a toujours placé sa confiance en Vous et que Vous avez secourue si paternellement !... C'est ici, à l'endroit où s'élève maintenant cette chapelle, qu'elle a souffert, qu'elle a prié sans cesse. Mais Vous, Seigneur, envoyez aux hommes des épreuves afin de les purifier et de les rapprocher plus étroitement de Vous. Nous pouvons nous réjouir maintenant de votre grâce, puisqu'il nous est donné de voir la comtesse vivante et bien portante parmi nous. Seigneur, toutes vos actions sont des miracles. Vous laissez tomber l'homme dans le besoin et la misère, afin qu'il s'améliore ; puis Vous le comblez de nouveau de tous les biens terrestres... Pieuse et vertueuse femme, qui êtes si profondément pénétrée de reconnaissance pour votre Créateur, élevez votre âme vers Celui qui a soutenu votre vertu qui vous a consolé dans vos souffrances, qui était votre seul ami dans le désert et qui vous a sauvé la vie. Elevez votre âme vers ce Dieu qui, après tant de misères, vous a rendu le bonheur ! Que l'amour, que nous porte le Rédempteur crucifié, remplisse votre cœur et qu'il vous récompense en vous accordant le salut éternel. Amen.

— Amen ! répéta une voix.

C'était celle du comte qui s'était approché également et s'agenouilla à côté de son épouse.

— Guide de tout ce qui existe, Transformateur de notre sort sur terre, Vous m'avez fait connaître le chagrin, mais Vous m'avez aussi rendu la joie. J'ai gémi et j'ai soupiré ; j'ai versé des larmes de sang à cause de la précipitation avec laquelle j'ai agi ; j'ai eu des remords et le chagrin a failli me pousser au désespoir, mais jamais je n'ai élevé la voix contre votre volonté. Vous m'avez pardonné mon offense et j'admire votre bonté ; Vous m'avez rendu l'épouse que je pleurais, la croyant morte ; Vous m'avez donné un fils qui fera peut-être la joie de mes vieux jours ! Comment, Seigneur, pourrai-je Vous prouver la reconnaissance que je vous dois pour tant de bienfaits ? Accordez-moi, avec la volonté, la force de triompher à l'avenir de mes passions, afin que la précipitation ne puisse plus provoquer de malheurs comme celui dont elle a été la cause. Accordez-moi le calme nécessaire afin que j'examine minutieusement tout ce qui m'arrive avant de pren-

dre une décision. Éloignez de moi tous les faux amis, les hypocrites et les mauvais conseillers et que l'éclat de la vérité m'éclaire. Mais si d'autres malheurs doivent encore me frapper, faites, Seigneur, que j'aie la patience et le courage nécessaires pour les supporter avec résignation.

Quand le comte eut terminé sa prière, il inclina profondément la tête et resta plongé pendant quelques instants dans de profondes méditations.

Le chapelain, se tournant ensuite vers Benoni, lui dit :

— Il était écrit que vous naîtriez dans une prison ! C'est là que votre mère vous a administré le saint sacrement du baptême, mais je veux confirmer maintenant ce sacrement devant l'autel de Dieu, à l'endroit où vous avez souffert pendant sept longues années. Benoni je vous baptise et je vous donne le nom de Benoni-Sigefroi. Soyez l'héritier des vertus de votre père et de votre mère, soyez comme eux, bon et clément pour vos sujets. Vous êtes né dans la douleur et la misère, mais Dieu qui vous a sauvé si miraculeusement, vous réservait la joie et le bonheur. Ne l'oubliez pas Benoni, ne l'oubliez jamais.

Cette cérémonie touchante étant terminée, tout le monde quitta la chapelle.

* * *

Les jours de Geneviève étaient comptés. Elle vécut encore pendant quelque temps parmi les hommes, mais son âme appartenait déjà à Dieu.

La croix, qui l'avait consolée si souvent dans sa solitude, se trouvait dans sa chambre, et représentait pour elle le plus riche trésor.

Les forces vitales abandonnèrent lentement le corps de la sainte.

Sans maladie, sans souffrances, cette âme si pure quitta son enveloppe matérielle pour remonter vers Celui qu'elle n'avait jamais cessé de servir et d'aimer.

Le chagrin que ressentit Sigefroi de la perte de son épouse fut immense. Il rassembla, comme reliques, tout ce qui avait appartenu à la chère défunte, car depuis que la preuve de son innocence avait été faite, il n'avait jamais douté de la sainteté de Geneviève. C'est ainsi qu'il mit aussi la main sur le parchemin que la comtesse avait écrit dans son cachot et que la petite Frida avait dû glisser dans un bahut pour convaincre Sigefroi de l'innocence de son épouse. À la lecture de ce suprême adieu, le comte fut vivement touché ; il lui semblait que le monde s'était transformé et à partir de ce jour il n'eut plus qu'un désir, c'était d'aller rejoindre là-haut celle qu'il avait si gravement méconnue. Dominé par une puissance inconnue, il résolut de passer ses jours dans la solitude.

La même année, il fit construire, à proximité de la grotte de Geneviève, un ermitage et après que Brunon, le successeur d'Englebert à l'évêché de Trèves, eût consacré la chapelle à *Notre-Dame de Miséricorde* et eût placé sur l'autel la croix devant laquelle la sainte Geneviève avait prié dans la grotte, Sigefroi dit adieu à tout ce qu'il avait aimé sur terre.



Mort de Geneviève.

Par humilité, il brisa la lance qui lui avait valu tant de gloire en Terre-Sainte, revêtit la bure et se retira avec Benoni dans l'ermitage à l'ombre de la chapelle. Unis par la pensée à celle qui était trop grande pour habiter la terre, le père et le fils passèrent leurs jours en exercices de dévotion et en pénitence.

Certain jour, on trouva la biche, la fidèle amie des mauvais jours, étendue devant le caveau où reposait Geneviève. Une larme brillait dans ses grands yeux et c'est en pleurant sa maîtresse que la bonne bête expira.

Après la mort de Geneviève et le départ de Sigefroi et de Benoni, Frida perdit courage. Elle parcourait tristement les allées du parc ou errait, la tête basse, le long des bords fleuris de la rivière qui engloutit les cendres de Mirna.

Elle se rendait souvent à la chapelle du bois et restait pensive, pendant des heures, au pied des rochers. Maintes fois les gardiens de la tour la virent, la nuit, agenouillée sur l'herbe qui recouvrait le tombeau de Geneviève.

Pendant plusieurs mois la fidèle servante de la comtesse erra ainsi dans la solitude. Ensuite, sur la recommandation de l'évêque de Trèves, elle fut admise au couvent de *Ter Huren* où elle passa le restant de ses jours.

Des siècles se sont écoulés depuis. La religion et la civilisation ont vaincu la calomnie, la trahison et la fausseté.

Le château d'Offtendinck est tombé en ruines que le temps a recouvertes maintenant de terre et de végétations. La chapelle de *Notre-Dame de la Miséricorde* aussi a disparu et la forêt qui l'entourait a été rasée et transformée en de fertiles campagnes.

Mais le temps n'a point détruit l'amour et la vénération du peuple pour les vertus de la comtesse, cette femme admirable ; plusieurs églises lui furent dédiées et, de nos jours encore, beaucoup de femmes s'honorent de porter le nom de Geneviève.

Puissent-elles toutes ressembler à la comtesse d'Offtendinck et posséder ses vertus !

FIN

Table des matières

Baptême de Benoni	9
Geneviève sauvée	13
La biche secourable	18
La vie de la comtesse au bois	26
Maladie de Geneviève	42
Geneviève recouvre la santé	47
Sigefroi retrouve Geneviève	53
Le châtiment de Golo	56
Mort de Geneviève	60

Table des illustrations

Sigefroi fait ses adieux à son épouse Geneviève	5
Geneviève et son fils sont en prison	8
Geneviève est prête à être exécutée	10
Le baptême de Benoni	12
Geneviève des Bois	23
Geneviève, son fils Benoni et la biche nourricière ..	27
Geneviève éduque Benoni	41
Geneviève pense que sa dernière heure est venue ...	48
Sigefroi retrouve Geneviève et découvre son fils ...	55
Mort de Geneviève	64

Ces illustrations sont extraites de l'ouvrage intitulé « **Geneviève de Brabant** » écrit par Xavier DE PONTILLAC et édité à Anvers par l'Imprimerie Nationale en 1903. Sauf la 3^e, la 7^e et la 8^e illustrations, extraites du livre intitulé « **Contes de Schmid** », traduction de l'Abbé MACKER, Paris, Librairie Garnier Frères, s.d.

